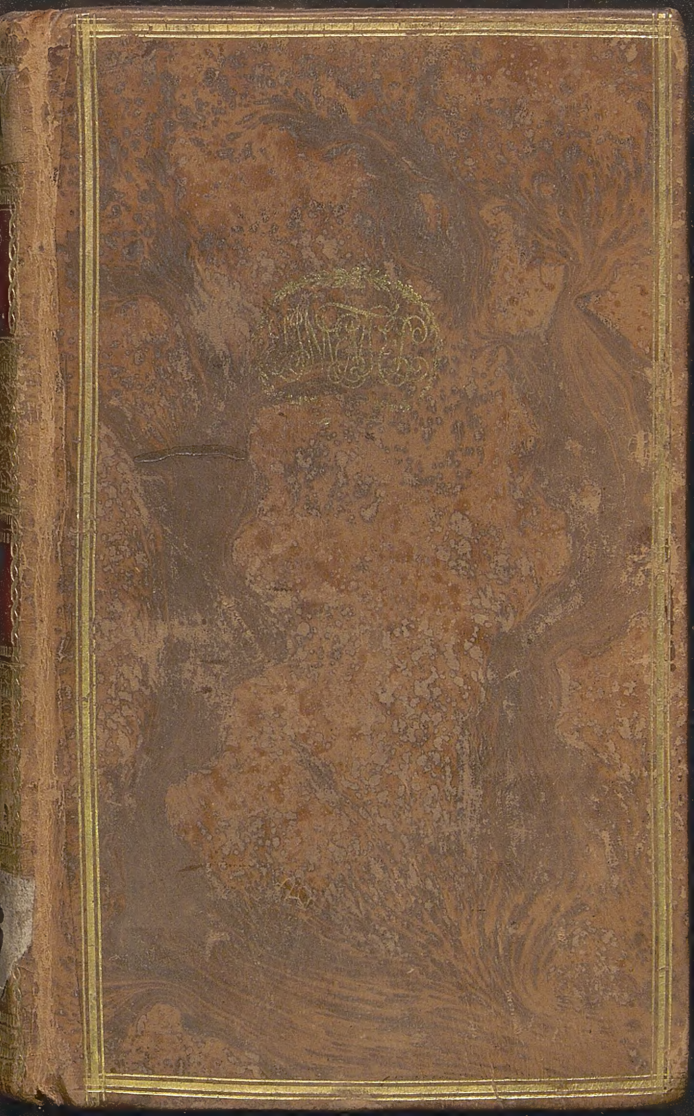
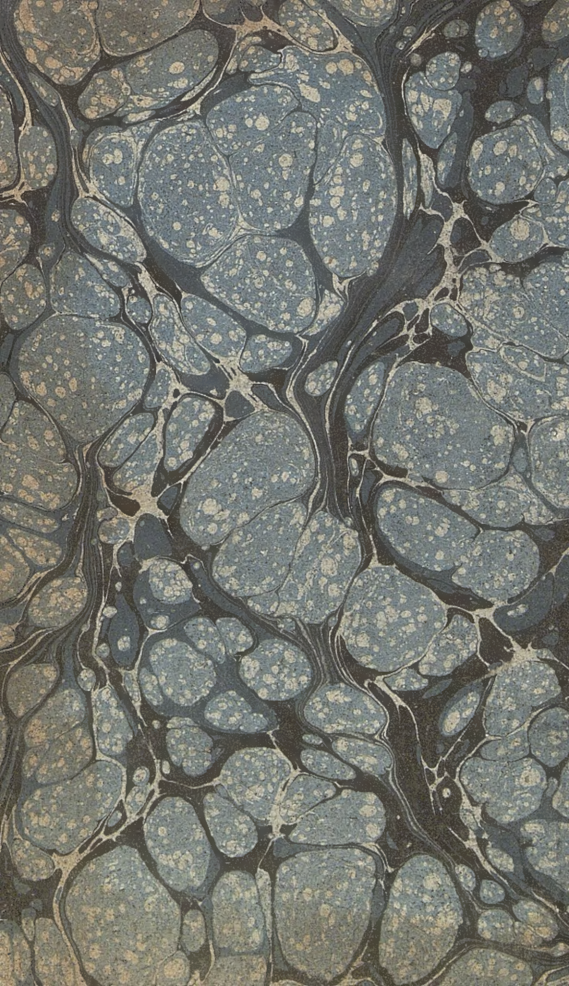
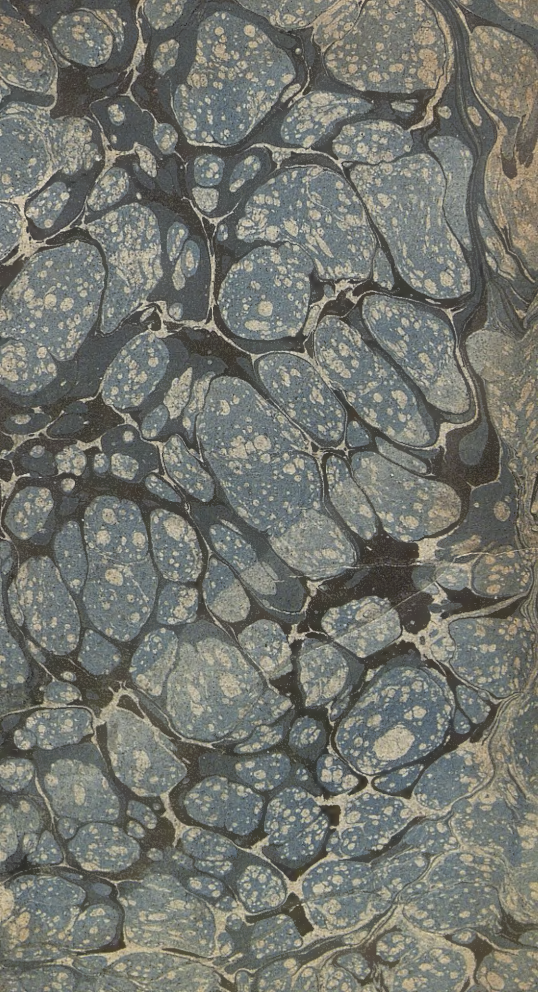
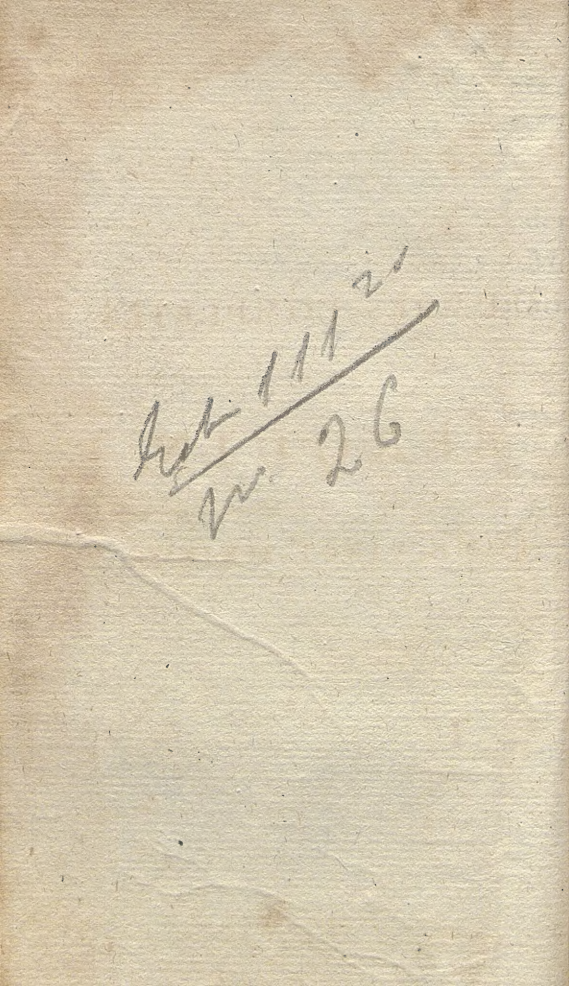








ŒUVRES COMPLETES

DE

BERQUIN.

TOME VINGT-SIXIÈME.



Voyons, nous trois, si nous serons assez forts.

Ma.... d. Villerey



LE PETIT GRANDISSON,

TRADUCTION LIBRE DU HOLLANDAIS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)

LE PETIT GRANDISSON.

LETTRE PREMIÈRE.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Londres, le 17 avril.

Vous m'avez permis de vous écrire, ma chère maman. Quelle douce consolation pour mon cœur! Ah! j'en avois grand besoin, puisque je me vois obligé d'être si loin de vous.

Me voici arrivé à Londres en bonne santé. Cependant je suis triste; oh! oui, bien triste, je vous assure. Vous allez dire que c'est une enfance; mais je n'ai fait que pleurer pendant tout le voyage, lorsque je pensois au dernier

baiser que vous m'avez donné en me séparant de vous. Allons, je ne vous en parlerai pas davantage. Je sais combien vous m'aimez, et je ne veux pas vous affliger.

Que cette ville est belle! et combien elle nourrit d'habitans! Nous n'avons pas en Hollande une ville qui soit aussi grande de la moitié. Tout me paroîtroit fort bien ici; mais je n'y trouve pas maman. Ah! voilà le mal.

Vous aviez bien raison de me vanter madame Grandisson, votre amie. Elle est si douce et si bonne, qu'il faut commencer à l'aimer dès qu'on la voit. Elle me reçut dans ses bras à mon arrivée, tenez, justement comme vous faisiez vous-même quand vous étiez contente de moi. Et M. Grandisson? Oh! je ne puis vous dire combien il est estimable. Je veux le prendre pour modèle, et je suis bien sûr alors d'être estimé de tout le monde, quand je serai grand. Mon papa devait être comme lui, puisque vous m'avez dit si souvent

combien il étoit honnête homme. Ah ! si je le possédois encore, combien je serois heureux ! Je férois comme le petit Grandisson, je lui obéirois en la moindre chose, je mettrois tout mon cœur à l'aimer, sans vous en aimer moins pour cela. Mais le ciel ne l'a pas voulu. Il m'a laissé du moins une mère, et une mère aussi bonne que vous l'êtes. Allons, je ne suis plus si à plaindre. Il n'y a guère d'enfans aussi heureux. Tous les jours je rends graces à Dieu de ce bonheur, et je le supplie de vous conserver pour moi. Mais adieu, ma chère maman. Adieu, ma petite sœur. J'enferme pour vous mille baisers et mille vœux bien tendres dans cette lettre. Pensez un peu à moi, qui pense toujours à vous. Oh ! quand pourrai-je vous revoir et vous embrasser ! Que cette année va me paroître longue ! Le temps couloit si vîte quand nous étions ensemble !

MADAME D*** A SON FILS.

Amsterdam, le 28 avril.

TA lettre m'a fait le plus grand plaisir, mon cher fils. La tristesse que tu as ressentie de notre séparation me fait voir que tu as un cœur sensible. Un enfant, qui peut s'éloigner de sa mère sans chagrin, ne sait pas l'aimer. Il faut cependant écouter aussi la raison. Nous ne pouvons pas rester toujours ensemble ; et s'abandonner lâchement à sa douleur, c'est une faiblesse dont il n'y a qu'à rougir. Apprends à t'armer de courage contre les évènemens de la vie. Celle qui paroît la plus heureuse est encore mêlée de mille peines, qu'il faut s'accoutumer dès l'enfance à savoir supporter. Lorsqu'il te viendra quelque tristesse de ne plus me trouver près de toi,

tu n'as qu'à penser avec quel plaisir nous nous reverrons dans un an, et tu trouveras aussitôt de la consolation. En attendant, nous nous écrirons le plus souvent qu'il nous sera possible. Ecrire, c'est presque se parler. Tu vois à présent comme tu as bien fait de t'instruire avec tant de soin. Qu'en arriveroit-il si tu avois été assez malheureux pour négliger tes leçons? Nous serions séparés, et nous ne pourrions nous rien dire l'un à l'autre.

Tu trouves M. Grandisson bien estimable, et tu veux le prendre pour modèle? Tu me ravis, mon cher enfant. Ce choix est déjà un commencement de vertu. Oui, ton père étoit aussi comme lui, et je suis bien sûre que tu sauras te rendre digne de te nommer son fils. C'est la plus douce consolation qui me reste après l'avoir perdu.

Adieu, mon cher Guillaume, embrasse-moi pour madame Grandisson. Rends-moi compte de toutes tes occu-

pations et de tous tes plaisirs ; mais écris-moi toujours comme si tu me parlois. Une lettre doit être simple, naturelle, et sans aucune recherche. Ta petite sœur te regrette beaucoup. Elle me demande cent fois par jour de tes nouvelles. Elle me reproche de ne savoir pas jouer avec elle aussi bien que toi.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Londres, le 8 mai.

MILLE et mille graces, ma chère maman, de la bonté que vous avez eue de m'écrire. Je me suis empressé de montrer votre lettre à madame Grandisson. Quelle excellente mère vous avez, m'a-t-elle dit après l'avoir lue! Oui, madame, lui ai-je répondu, maman est une autre vous-même, et elle m'a embrassé. Ecoutez, mon petit ami, a-t-elle ajouté, puisque votre maman vous permet de lui écrire, et qu'elle vous ordonne de lui rendre compte de tout ce qui vous regarde, vous ne devez rien oublier. Parlez-lui de vos études, et de vos amusemens, et rapportez-lui vos entretiens avec mes fils et ma fille. Cela pourra lui adoucir le chagrin de votre absence. Mais, madame, lui ai-je dit, maman m'a toujours défendu

de parler de ce qui se passe dans la maison des autres, et sûrement elle veut que je ne lui parle que de moi. Eh bien! m'a-t-elle répondu, je vous permets de lui faire part de tout ce qui se passe dans notre maison. Je n'ai point de meilleure amie que votre maman. Je lui confierois moi-même tons mes secrets, et je vous charge de ma confidence. O maman! combien cette permission m'a fait de plaisir! Que j'aurai de choses à vous raconter de mon ami Charles! Oui, c'est de lui que j'aurai le plus souvent à vous parler. Vous ne savez pas combien il a d'esprit et de raison, de sentiment et de bonté. Nous sommes toujours ensemble. Je l'aime tous les jours un peu plus que la veille. Edouard, son frère, qui a deux ans plus que lui, n'est pas, à beaucoup près, aussi aimable: mais pour la petite Emilie, leur jeune sœur! oh! voilà une charmante demoiselle!

Madame Grandisson vient de vous écrire, maman. Elle me fait demander

ma lettre pour la mettre dans la sienne. Je suis bien fâché de ne pouvoir causer plus long-temps avec vous. Il me semble que je ne serois jamais las de vous écrire. J'ai autant de peine à quitter ma plume, que j'ai eu de plaisir à la prendre. Adieu, ma chère maman; ménagez bien votre santé. Continuez-moi toujours vos sages leçons, et peut-être que je deviendrai aussi aimable que mon ami Charles.

J'embrasse tendrement ma petite sœur. J'ai du regret aussi de ne pouvoir jouer avec elle, puisqu'elle trouve que je m'en acquittois si bien.

MADAME D*** A SON FILS.

Amsterdam, le 18 mai.

JE te félicite, mon cher fils, d'avoir un ami tel que Charles. Quelques personnes de ma connoissance qui l'ont vu chez son père, me parlent de lui comme d'un enfant on ne peut pas plus intéressant. Tu vois par-là ce que l'on gagne à se bien conduire et à remplir ses devoirs ; on se fait aimer et estimer de tout le monde. Edouard, dès ses premières années, a montré un caractère indocile et sauvage. Mais, mon cher ami, tu ne dois remarquer ses défauts que pour t'en préserver, sans donner dans ton cœur la moindre place à la haine. Edouard est jeune, il peut se corriger ; et, jusqu'à cet heureux changement, il n'est digne que d'une tendre compassion.

Il me paraît, par la lettre de madame Grandisson, qu'elle a pris de l'amitié pour toi. C'est un encouragement à faire de ton mieux, pour mériter ce qu'elle me dit sur ton compte. Tu dois sentir combien les reproches qu'elle auroit à te faire seroient cruels pour mon cœur. Mais non, je te connois, tu ne veux point cesser d'être le bien-aimé de ta maman. Adieu, mon cher fils.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Londres, le 27 mai.

CHARLES vous écrit, maman, Charles vous écrit. Vous trouverez sa lettre dans la mienne. Quelle belle écriture, et quelle jolie manière de s'exprimer! Mais soyez tranquille, il ne tiendra pas à moi que je ne sois bientôt en état de faire aussi bien que lui. Je n'ai que douze ans, et il en a treize. Voilà un an de différence où je puis bien avancer.

Rien ne manqueroit à mon bonheur, maman, si vous étiez ici pour voir combien je suis heureux. Toutes nos études sont autant de plaisirs. Nous apprenons le dessin, la danse, la musique, et nous faisons tous les jours des promenades dans la campagne pour connoître les plantes. M. Bartlet, qui est un homme très-savant, vient nous voir deux ou trois fois par semaine, et nous

nous trouvons beaucoup à profiter dans sa conversation. Je sens mieux tous les jours combien il est triste de rester dans l'ignorance. Il y a tant d'avantage à cultiver son esprit ! et il n'y a qu'à savoir s'y prendre pour s'amuser en s'instruisant. Oh ! ne craignez pas que je perde mon temps en cette maison. J'ai un trop bon exemple dans mon ami Charles. Il règne entre nous une émulation qui ne prend rien sur notre amitié : au contraire, il semble que nous nous en aimions davantage. Mais il faut que je cesse de vous écrire, car on m'appelle pour déjeûner. Va donc, ma lettre ; dis à ma chère maman que je l'aime de tout mon cœur ; dis-lui que je l'embrasse mille et mille fois.

Je profite du petit coin de papier qui me reste, pour faire à ma sœur encore plus d'amitiés qu'il n'en peut tenir.

CHARLES GRANDISSON A M.me D***.

Londres, le 27 mai.

QUELLE obligation je vous ai, madame, de nous avoir envoyé votre fils ! C'est un ami que vous m'avez donné pour la vie. Si vous saviez combien il se plaît à s'entretenir de vous, et avec quelle tendresse il en parle ! Il me parle aussi fort souvent de son père. Lorsqu'il décrit sa mort, il me fait pleurer d'attendrissement. Que tu es heureux, me disoit-il hier au soir, d'avoir encore ton père ! Un pauvre enfant est bien à plaindre lorsqu'il est privé du sien ! Hélas ! c'est perdre son plus cher protecteur et son meilleur ami. Comment peut-il se faire qu'il y ait des enfans qui désobéissent à leurs parens, et qui les affligent par leurs vices ! Ah ! si j'avois donné à mon papa le moindre sujet de plainte, il n'y auroit plus pour

moi un seul jour de bonheur. Mais tu as encore une mère, lui répondis-je. Oui, me répliqua-t-il, j'en ai une qui me chérit aussi tendrement que je l'aime. Ses soins pour moi sont redoublés depuis la mort de mon père, il faut bien que je redouble pour elle de respect et d'amour. Pourquoi ne suis-je pas déjà grand ? je partagerois ses travaux, je l'aiderois à supporter ses chagrins. Oui, tant que je vivrai, je veux lui prouver, par ma tendresse, que je ne suis pas indigne de la sienne. Il me fut impossible de lui répondre, tant j'étois attendri. Je ne pus faire autre chose que de l'embrasser. Ah ! madame, celui qui sait si bien honorer ses parens doit être un ami bien fidèle.

Je ne saurois assez vous dire combien il est appliqué à ses devoirs. M. Bartlet s'étonne tous les jours de ses progrès. N'allez pas croire cependant que nous soyons toujours sérieux. Nous savons bien nous divertir, et le plaisir ne nous paroît jamais si doux qu'après le tra-

vail. Nous courons dans la campagne, nous jouons aux boules, nous faisons tous les jeux qui demandent de l'adresse et du mouvement. Nos leçons, nos exercices et nos plaisirs, tout a son heure marquée ; et je puis vous répondre que chacune est bien remplie.

Que devez-vous penser, madame, de la liberté que j'ai prise de vous écrire une si longue lettre ? Mais non, vous me pardonnez sans doute. Je vous parle de ce que vous avez de plus cher. Tout ce qui le regarde doit vous faire plaisir. Je ne veux pas cependant abuser de votre complaisance. Daignez, je vous en supplie, excuser mon babil, en considération de mon amitié pour votre fils, et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, madame,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,

CHARLES GRANDISSON.

MADAME D*** A SON FILS.

Amsterdam, le 4 juin.

JE t'envoie dans celle-ci une réponse à la jolie lettre que j'ai reçue de ton ami Charles. Je suis enchantée de ce qu'il me dit de tes sentimens à mon égard. Conserve-les-moi toujours, mon cher fils; et ta mère sera toujours heureuse.

J'ai une triste nouvelle à t'apprendre. Tu connoissois le jeune d'Etampes. Eh bien! il vient d'être mis en prison. Sa passion pour le jeu l'a perdu. Il a presque ruiné ses parens. Il n'y a pas bien long-temps qu'ils avoient payé pour lui une somme assez considérable, sur la promesse qu'il leur avait faite de ne plus jouer. Il a recommencé de nouveau, et ses pertes sont énormes. Il n'y a plus aucun moyen pour ses parens de le tirer d'affaire, à moins

de se mettre sans pain. Que ce jeune homme est malheureux ! Tu sais combien il seroit aimable sans cette terrible passion à laquelle il s'étoit livré. On le plaignoit d'abord, on le méprise aujourd'hui. O mon fils ! que cet exemple soit toujours devant tes yeux, et te préserve d'un malheur aussi épouvantable !

Madame Grandisson vient de m'écrire que tu partages les leçons de ses enfans. Avec quelle bonté le ciel supplée à l'impuissance où se trouve ta mère de te donner des talens selon ta naissance ! Sois reconnoissant envers tes bienfaiteurs, et songe sans cesse quel devoir c'est pour toi de profiter de leurs bonnes dispositions. Ton application est le seul moyen d'y répondre. Ne perds aucun moment : l'heure qui passe ne revient plus. Combien je serai satisfaite de voir l'esprit de mon fils orné des connoissances les plus utiles ! Quel charme je pourrai trouver dans son entretien ! Cet espoir est bien ca-

pable d'adoucir pour moi l'amertume de notre séparation. Qu'il serve également à soutenir ton courage. Oui, mon fils, je te l'ai déjà dit, le ciel ne nous a pas destinés à vivre toujours ensemble. Mais rien ne nous empêche de nous aimer, quand nous serions encore séparés par une plus grande distance. Adieu, mon cher enfant, remplis tes devoirs, mais sans négliger tes plaisirs. Je ne puis être heureuse que de ton bonheur.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Londres, le 12 juin.

Nous partons demain pour la campagne, maman. Comme je vais me divertir ! Charles vient d'empaqueter beaucoup de livres pour les emporter avec nous. Nos crayons ne sont pas oubliés. Toute la contrée est, dit-on, remplie de paysages charmans. Nous nous exercerons à les rendre sur le papier. La petite Emilie emporte son tambour à broder, pour imiter avec son aiguille les plus jolies fleurs. Quoiqu'elle n'ait pas encore douze ans, elle est d'une adresse qui ravit. C'est elle qui fait la plus grande partie de ses chiffons. Nous sommes tous trois bien joyeux d'aller à la campagne. Edouard seul en est fâché. Je le plains. Il me semble que c'est un mauvais signe de ne pas aimer l'air des champs. Je me

suis trouvé présent à une conversation qu'il a eue avec son frère et sa sœur. Je vais vous l'écrire mot pour mot.

ÉMILIE.

Savez-vous que notre bon ami M. Bartlet vient avec nous à la campagne ?

CHARLES.

Oui, ma sœur, et j'en suis charmé.

ÉDOUARD.

Oh ! pour moi je ne le suis pas.

CHARLES.

Et pourquoi donc, mon frère ?

ÉDOUARD.

C'est qu'il trouve toujours en moi quelque chose à reprendre.

CHARLES.

Eh bien ! ses reproches peuvent t'aider à te corriger. Il me semble que ceux qui ont la bonté de nous avertir de nos défauts sont nos meilleurs amis ; et je les estime bien plus que ceux qui nous flattent.

Charles a bien raison, n'est-ce pas, maman.

ÉDOUARD.

Je pensois au moins que je serois délivré pour quelque temps de ce maudit latin. Mais non, je vois qu'il nous faudra encore faire tous les jours notre version comme à la ville.

CHARLES.

Je l'espère bien, et je ne vois rien de difficile lorsque M. Bartlet est avec nous. Et puis il veut nous apprendre à connoître toutes les plantes de la contrée. Oh! ce sera un plaisir.....

ÉDOUARD.

Oui, vraiment, le beau plaisir que d'aller chercher des herbes, le nez en terre comme les moutons!

CHARLES.

Mais, mon cher Edouard, tu n'as pas fait encore ta malle, je crois?

ÉDOUARD.

Je la ferai faire par un domestique.

ÉMILIE.

Les domestiques sont aujourd'hui bien occupés, mon frère.

ÉDOUARD.

Eh bien ! ils iront se coucher une heure plus tard.

ÉMILIE.

Les pauvres gens ! après avoir travaillé toute la journée, tu veux qu'ils perdent encore une heure de leur sommeil ?

ÉDOUARD.

Voyez le grand malheur.

ÉMILIE.

Tu pourrois le leur épargner, en faisant les choses toi-même, puisque tu en as le temps. Cela vaudroit peut-être mieux que de t'amuser à tracasser ton chien.

ÉDOUARD.

Mon chien est à moi, j'espère.

ÉMILIE.

Oui, mais les domestiques ne sont pas à toi.

ÉDOUARD.

Ecoutez, mademoiselle, je n'ai pas besoin de vos leçons. Gardez-les pour vous-même.

La querelle alloit s'échauffer. Charles les a pris tous deux par la main. Allons, mes amis, embrassez-vous, leur a-t-il dit. La dispute entre frères et sœurs est toujours un grand mal. Tiens, Edouard, puisque tu veux rester ici à t'amuser, donne-moi ta clé, je ferai ta malle, tandis que les domestiques seront à dîner.

Que Charles est un bon enfant! a dit Emilie; je l'aime de tout mon cœur.

O maman! quelle différence entre les deux frères! et combien la douceur et la complaisance sont des qualités aimables! Mais, Dieu; il faut que je vous quitte. J'aurai soin de vous écrire aussitôt que nous serons arrivés à la campagne. Que n'êtes-vous de la partie avec ma chère petite sœur!

GUILLAUME

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 15 juin.

NOUS voici arrivés, ma chère maman. Oh! la jolie maison de campagne! Il y a de tous côtés des promenades charmantes. Le parc est très-vaste; et de ma fenêtre je découvre un paysage à perte de vue. Les jardins sont entretenus avec une propreté qui ravit au premier coup-d'œil. Charles en a un pour lui seul, où il peut semer et planter tout ce qui lui plaît. Il a couru le visiter à notre arrivée. Et savez-vous ce qu'il a fait, maman? Non, il n'est pas possible d'être plus noble est plus généreux. Il a donné une demi-guinée au jardinier qui a pris soin de son jardin pendant son absence. Il pouvoit sûrement se dispenser de lui faire ce cadeau. Son père paie largement le jardinier; mais

c'est un homme qui a six enfans encore tout petits. Il est pauvre, et Charles est bienfaisant. Il me semble donc qu'il a bien fait. Cependant Edouard a trouvé qu'il faisoit mal. Il faut que je vous raconte leur entretien à ce sujet. Edouard étoit près de moi. Il a vu la demi-guinée dans la main du jardinier. Il a couru aussitôt vers son frère.

ÉDOUARD.

Es-tu fou, Charles, d'avoir donné tant d'argent à cet homme ? mon papa lui paie son travail.

CHARLES.

Il est vrai, mon frère; mais vois comme mon jardin est bien entretenu ! Cela vaut une petite récompense : d'ailleurs, cet homme n'est pas riche, et il a beaucoup d'enfans. Ne faut-il pas avoir pitié des malheureux ?

ÉDOUARD.

A la bonne heure; mais il ne falloit pas au moins lui donner au-delà de ce qui lui revient.

CHARLES.

Ah! mon frère, si notre papa nous donnoit tout juste ce qui nous revient à nous-mêmes, ce seroit bien peu de chose.

ÉDOUARD.

Est-ce que tu oserois lui dire ce que tu viens de faire?

CHARLES.

Oui, sans doute. J'espère ne faire jamais rien que je ne puisse lui dire.

ÉDOUARD.

Il te gronderoit d'une bonne façon, je te le promets.

CHARLES.

Et moi, je te promets qu'il ne me gronderoit pas du tout. Je l'ai vu souvent donner quelque chose au même jardinier, lorsqu'il est content de son travail.

ÉDOUARD.

Mon papa donne de son argent; mais celui que tu donnes ne t'appartient pas.

CHARLES.

Je te demande pardon, mon frère. L'argent que j'ai donné au jardinier étoit bien à moi. C'étoit le fruit de mes économies, il m'étoit permis d'en disposer, et je ne pouvois en faire un meilleur usage.

ÉDOUARD.

Comme s'il n'eût pas mieux valu en acheter des fusées et des pétards, et donner un petit feu d'artifice à maman, en l'honneur de notre arrivée!

CHARLES.

Les fusées ne durent qu'un moment. Et qu'est-ce encore? Du bruit et de l'éclat, rien de plus. D'ailleurs, elles peuvent causer des accidens. Non, non, mon argent me deviendra plus utile. Le jardinier en achetera des souliers pour ses enfans, et les pauvres petits ne seront pas réduits à courir à pieds nus sur les pierres et à travers les ronces.

ÉDOUARD, *avec un ris moqueur.*

Et que nous importe que ces enfans aient des souliers ou non ? Je ne vois pas en quoi cela nous touche.

CHARLES.

Mais cela les touche, mon frère, et c'en est bien assez. Que le ciel nous préserve de ne songer qu'à nos besoins, sans nous embarrasser de ceux des autres. Ah! mon cher Edouard, prenons pitié des pauvres. Ils sont hommes aussi bien que nous.

Edouard ne trouva pas un mot pour répliquer; mais il nous quitta brusquement pour aller tourmenter un chat qu'il voyoit de loin dormir sur un banc de gazon.

Que dites-vous de cela, maman ? J'en suis honteux pour Edouard, et j'aime Charles plus que jamais. Madame Grandisson aura sûrement bien plus de plaisir à apprendre la générosité de son fils, qu'elle n'en auroit eu à voir toutes les fusées du monde. Oh!

si je suis jamais riche, je me garderai bien de fermer ma bourse aux nécessités des pauvres. Ce doit être un si grand plaisir que d'assister un homme qui a besoin de vous. Adieu, ma chère maman, on vient de m'appeler pour aller faire un tour de promenade. Avec quelle impatience j'attends vos lettres! Ah! quand m'en viendra-t-il de ma petite sœur?

MADAME D*** A SON FILS.

Amsterdam, le 20 juin.

Je suis enchantée de ta dernière lettre, mon cher fils. Tu as bien raison de préférer la manière de penser de Charles à celle d'Edouard. Combien son bon cœur a dû être satisfait, en voyant la joie de l'honnête jardinier! C'est un plaisir qui se renouvellera toutes les fois qu'il verra des souliers aux pieds des pauvres enfans. Le meilleur moyen de mériter sa richesse, est de faire des heureux.

Madame Grandisson vient de m'envoyer un de tes dessins. Je suis charmée de te voir si bien profiter des leçons que l'on te donne. Si la fortune te refuse ses faveurs, la peinture est une profession honorable que le fils d'un colonel ne doit pas dédaigner. C'est d'ailleurs une occupation amusante,

qui, en te préservant de l'oisiveté, te préservera de tous les vices qu'elle entraîne. La pratique des beaux arts est la plus sûre sauve-garde de la jeunesse contre les passions.

Le desir que tu témoignes de recevoir des lettres de ta petite sœur lui a fait faire beaucoup de réflexions. O maman! me disoit-elle hier au soir, que c'est une jolie chose que de savoir écrire! Quand vous me lisez les lettres de mon frère, c'est comme s'il étoit avec nous, comme s'il nous parloit! Oh! je vous en prie, maman, donnez-moi bien vîte un maître à écrire, que j'écrive à mon frère; ce sera aussi comme si je lui parlois, comme si j'étois avec lui. Elle m'a tant pressée, que je lui ai promis de lui donner un maître le mois prochain. Elle m'a sauté au cou: Ah! maman, que je vais être sage! Oui, je veux mériter la grace que vous m'accordez! Que pourrai-je faire pour que vous soyez toujours contente de moi? Tu

n'as qu'à bien apprendre, ma fille, lui ai-je dit. Mais, maman, bien apprendre, ce n'est pas pour vous, c'est pour moi; cela me regarde autant que toi-même, lui ai-je répondu; le bonheur de mes enfans n'est-il pas le mien? O maman! a-t-elle repris aussitôt, quand pourrai-je faire quelque chose qui soit pour vous toute seule! Eh bien, mon fils, cela n'est-il pas joli de la part d'un enfant de six ans? Je la pris dans mes bras, et je la serrai contre mon cœur. Je t'embrasse avec la même tendresse.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 27 juin.

AH! maman, il vient d'arriver un grand malheur. Edouard est tombé dans l'eau. Il est très-malade. Madame Grandisson est malade aussi. Nous sommes tous dans le chagrin. Vous allez voir que si Edouard souffre, c'est bien par sa faute. Il est encore fort heureux d'en être réchappé. S'il n'avoit pas reçu de secours si à propos, il se noyoit certainement.

C'étoit hier après dîner. Il n'avoit pas fait son devoir de la matinée. M. Grandisson lui avoit ordonné de rester dans sa chambre pour le finir. Voyez comme il est désobéissant! Il descendit, malgré cet ordre, et vint nous trouver. Mais attendez, je vous prie, il faut que je vous raconte la chose exactement comme elle s'est passée.

Nous étions partis depuis un quart-d'heure, dans le dessein d'aller boire du lait chaud, pour notre goûter, à une petite ferme assez peu éloignée. Nous entendîmes bientôt Edouard, qui accouroit vers nous à perte d'haleine. Nous nous arrêtâmes pour l'attendre, croyant qu'il avoit obtenu la permission de venir nous joindre. Il arriva. Nous reprîmes alors notre marche; et, après avoir fait quelques pas ensemble, nous rencontrâmes un petit garçon qui poussoit une brouette où il y avoit un petit tonneau de vinaigre. Il voulut se ranger civilement pour nous laisser passer. La roue tourna dans l'ornière, la brouette versa, et le tonneau tomba à terre. Le pauvre enfant se trouva dans un grand embarras, parce qu'il n'étoit pas en état de remettre le tonneau sur la brouette, et qu'il n'y avoit pas une grande personne pour lui prêter la main. Charles, le bon Charles, courut aussitôt vers lui. Allons, Guillaume; allons, Edouard, s'é-

cria-t-il, il nous faut aider ce brave petit garçon. Nous aurons bien assez de force, à nous quatre, pour remonter son tonneau. Vraiment oui, dit Edouard, il nous siéroit bien de nous occuper de ces choses-là. Pourquoi non, répondit Charles? Il ne me sied jamais, ce me semble, de faire une bonne action. Tu n'as qu'à rester tranquille. Voyons, nous trois, si nous serons assez forts. Nous voilà aussitôt à l'ouvrage, et dans un moment la brouette fut relevée, et le tonneau remis pardessus, tandis qu'Edouard ne faisoit que chanter et se moquer de nous. Le petit garçon fut bien joyeux. Il nous remercia, et poursuivit son chemin. Allons, Charles, dit Edouard, voilà qui est à merveille. Je vois avec plaisir que tu serois un fort bon vinaigrier. Eh bien! mon frère, lui répondit Charles en souriant, si je le suis jamais, et que j'aie le malheur de laisser tomber mon tonneau, je serai fort aise de trouver quelqu'un qui ait la bonté

de me secourir. Oui, tu n'as qu'à rire, reprit Edouard. Mais que diroit mon papa s'il étoit instruit de ce que tu viens de faire ? Il en estimeroit davantage son fils, dit Emilie. Mon papa est bon ; et, à la place de Charles, il en auroit fait tout autant que lui. Fi donc, repartit Edouard, vous me faites rougir pour vous deux. C'est bien à des gens comme nous de nous mêler des affaires du bas peuple ? Oh ! interrompit Charles, s'il a besoin de nous quelquefois, nous avons plus souvent besoin de lui. Nous avons secouru ce petit garçon. Qui sait si son secours ne sera pas un jour nécessaire à quelqu'un de nous ?

Vous verrez bientôt, maman, que Charles avoit raison.

A peine étions-nous arrivés à la ferme, qu'Edouard nous proposa de faire une petite navigation sur un batelet qui étoit là tout près dans un fossé. Emilie et Charles n'en voulurent rien faire, en disant que leur papa le leur

avoit expressément défendu. Bon, il n'en saura rien, dit Edouard. Mais, mon frère, répondit Charles, nous ne devons rien faire que notre papa ne doive savoir. A la bonne heure, dit Edouard. En ce cas, je vais faire un tour dans la prairie, car je ne m'amuse pas ici. Nous pensâmes tous que c'étoit en effet son dessein. Mais l'auriez-vous cru, maman? Au lieu d'aller, comme il le disoit, dans la prairie, il tourna autour de la ferme, et il alla se mettre dans le bateau. Environ une demi-heure après, nous entendîmes crier au secours. Nous y courûmes avec le fermier et son fils. Quelle fut notre consternation en voyant le bateau renversé, et le malheureux Edouard caché sous les ondes! Un petit garçon étoit près de lui, et le tiroit par le pan de son habit, sans avoir la force de le soulever. C'étoit lui qui venoit de crier au secours. Le fermier se jeta aussitôt dans le fossé, et vint à bout de les tirer de l'eau tous les deux. Mais Edouard

étoit sans connoissance et sans mouvement. Emilie poussoit des cris pitoyables. Moi, j'étois si saisi, que je ne pouvois rien dire. Charles seul étoit calme, et avoit conservé toute sa présence d'esprit. Il ordonna d'abord que l'on portât son frère dans la maison du fermier, pour le faire revenir de son évanouissement. Puis il dit à sa sœur de se tenir tranquille, de peur que ses cris n'allassent jusqu'aux oreilles de son papa. Je vais retourner vers lui, ajouta-t-il, pour le prévenir doucement du malheur qui vient d'arriver. Ayez bien soin de mon frère.

N'admirez-vous pas, ma chère maman, des précautions si sages et si tendres.

Mais quelle fut l'agitation de ses parens en entendant son récit! Madame Grandisson tomba évanouie. M. Grandisson, après lui avoir donné des secours, courut aussitôt vers son fils. On venoit de le porter dans la maison. Il n'étoit personne qui ne le crût mort.

Malgré sa fermeté, M. Grandisson ne put s'empêcher de répandre des larmes. Oh! combien un bon père aime ses enfans! il oublie toutes leurs fautes lorsqu'il les voit en danger. A force de soins, on fit revenir Edouard à lui-même : mais il est encore au lit, parce qu'il a une grosse fièvre. Le voilà bien puni de sa désobéissance. Il a été sur le point de perdre la vie, et de donner la mort à ses parens. C'est une bonne leçon pour m'apprendre à être toujours soumis et docile. Adieu, ma chère maman, je vous donnerai bientôt des nouvelles. Que j'aurois de choses à dire à ma petite sœur pour la scène touchante qu'elle a eue avec vous! Je l'attends à notre correspondance.

Guillaume D*** a sa mère.

Le 2 juillet.

Madame Grandisson est beaucoup mieux, maman. Edouard sera bientôt rétabli, et j'espère que cette aventure le rendra plus sage. Je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, d'un petit garçon qui a sauvé Edouard en le tenant par son habit. Eh bien! j'avois oublié de vous le dire, c'est le petit vinaigrier que nous avions aidé à remettre son tonneau sur sa brouette. Charles le disoit bien. On peut avoir besoin de tout le monde, sans pouvoir deviner comment. C'en étoit sûrement fait d'Edouard, si nous n'avions secouru le petit garçon; car, en restant sur le chemin près de sa brouette renversée, il n'auroit pu se trouver à portée de voir l'accident d'Edouard, de se précipiter

dans l'eau pour le soutenir, et d'appeler du secours. Mais il faut que je vous rapporte un entretien que nous eûmes à ce sujet hier après dîner, lorsque nous étions avec M. Grandisson dans la chambre du malade.

Vous avez bien de la bonté, nous dit Edouard, de venir me tenir compagnie.

CHARLES.

Ne viendrois-tu pas auprès de nous, mon frère, si nous étions malades ?

ÉDOUARD.

Guillaume auroit peut-être plus de plaisir à s'aller promener.

GUILLAUME.

Non, je t'assure, Edouard. C'est un assez grand plaisir pour moi de voir que tu commences à te trouver mieux.

ÉMILIE.

Sur-tout quand nous pensons au danger que nous avons couru de te perdre.

ÉDOUARD.

Cela est vrai. Sans ce brave petit garçon, c'en étoit fait absolument de moi.

M. GRANDISSON.

Je suis bien aise, mon fils, que cette réflexion occupe ton esprit. Tu vois à présent, comme te le disoit Charles, que l'on ne peut jamais savoir si l'on n'aura pas besoin de telle personne qui se trouve avoir besoin de nous.

ÉDOUARD.

Vous avez raison, mon papa. J'ai bien du regret de n'avoir pas aidé ce petit garçon, qui devoit me rendre un si grand service.

M. GRANDISSON.

Je te sais gré, mon fils, de reconnoître que tu as eu tort. Il ne te reste plus qu'à te souvenir sans cesse de ton libérateur, dans la pensée qu'il viendra peut-être un jour où tu pourras lui rendre le change. Jusqu'à ce moment, tu peux, en quelque sorte, t'ac-

quitter envers lui, en secourant, à son intention, tous ceux que tu verras dans la peine. Tu peux encore tirer de ton malheur une leçon fort utile, c'est qu'il ne faut jamais mépriser ceux qui paroissent au-dessous de notre état. A la place du petit vinaigrier, qu'auroit fait un jeune gentilhomme? Il se seroit sans doute contenté d'appeler du secours sans te secourir lui-même, et tu aurois eu le temps de périr sous ses yeux avant qu'il eût osé mettre un pied dans le fossé. Le petit garçon, au contraire, plus courageux et plus compatissant, s'est précipité dans l'eau après toi, au péril de sa propre vie. Tu venois de lui refuser un service qui ne t'auroit coûté qu'un léger effort; et, malgré ta dureté à son égard, il n'a pas craint de hasarder ses jours pour sauver les tiens. As-tu fait jusqu'à présent, et feras-tu peut-être dans toute ta vie une action qui approche de la sienne? De tendres parens, un frère, une sœur, un ami,

lui doivent un objet chéri qu'ils alloient perdre. La société lui doit un de ses enfans qui peut un jour travailler utilement pour elle. Gardons-nous donc bien de mépriser aucun de nos semblables, dans quelque rang que le sort l'ait placé, puisque les petits peuvent quelquefois nous être encore plus utiles que les plus grands.

J'avais les larmes aux yeux, ma chère maman, pendant le discours de M. Grandisson. Il me sembloit que tous ses sentimens étoient déjà dans le fond de mon cœur. Oh oui! j'ai observé plus d'une fois que les gens du peuple sont les plus secourables lorsqu'ils voient quelqu'un dans le besoin, et l'on ne peut pas être méchant quand on est aussi bien disposé à secourir ses frères.

Adieu, ma chère maman. Nous allons demain dîner chez la sœur de M. Grandisson. C'est à plusieurs milles d'ici. Je suis obligé de vous quitter. Nous devons nous coucher ce soir de

bonne heure, pour être levés demain de grand matin. Edouard ne peut pas venir avec nous. Il en est si fâché, que cela me fâche pour lui. Voilà encore une autre punition de sa faute. Je vous rendrai compte de notre visite. Ecrivez-moi, je vous prie, ma chère maman, jusqu'à ce que ma petite sœur puisse devenir votre secrétaire.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 5 juillet.

Nous avons eu beaucoup de plaisir, ma chère maman, chez milord et miladi Campley. J'aurois voulu que vous eussiez pu voir comment mon ami Charles s'est comporté au milieu d'une nombreuse compagnie. Il y avoit un autre jeune garçon, à-peu-près de notre âge. Quelle différence entre Charles et lui! Celui-ci a toujours un maintien roide et affecté. Il ne sait faire autre chose que des complimens et des révérences. Il n'ose regarder personne en face, comme s'il avoit honte d'une mauvaise action. Charles, au contraire, est civil avec une noble assurance. Il se présente d'un air aisé tout ensemble et modeste. Il écoute avec attention, et se permet

peu de parler; mais ce qu'il dit est plein de grace et de justesse, et tout le monde semble prendre du plaisir à l'entendre. Il distingue à merveille ce qu'il doit à chacun de ceux avec lesquels il se trouve. Respectueux envers ses supérieurs et les personnes plus âgées que lui, il est poli pour ses égaux, et affable pour ses inférieurs. Sans paroître trop empressé dans ses soins, il a les attentions les plus délicates. Je ne vous en donnerai qu'un exemple. Nous étions allés nous promener dans le jardin. Une jeune demoiselle avoit oublié son chapeau à la maison. Elle ne tarda pas à se plaindre de l'ardeur du soleil. Charles l'avoit déjà deviné; et, lorsqu'elle se disposoit à aller chercher son chapeau, elle vit arriver Charles qui le lui apportoit. Il lui demanda la permission de le mettre lui-même sur sa tête; ce qu'il fit avec toute la gentillesse dont il est capable. Oui, je vous assure, il est en compagnie comme un homme de trente ans.

Après

Après le diner, il exécuta sur le clavecin une pièce fort difficile, et il reçut des applaudissemens de tout le monde. Oh! si je pouvois devenir aussi aimable que lui, que je serois heureux! quand ce ne seroit, maman, que pour vous plaire davantage. Les deux filles de miladi sont aussi très-bien élevées. L'aînée, qui s'appelle Charlotte, chante à ravir. Emilie l'aime tendrement. Elles se sont promis de s'écrire l'une à l'autre.

Mais j'allois oublier de vous raconter ce qui nous est arrivé sur la route à notre retour. Monsieur et madame Grandisson avoient pris les devants avec Emilie et une dame du voisinage qui les avoit accompagnés. M. Bartlet, Charles et moi, nous étions dans une seconde voiture. A peine avions-nous fait deux milles, que nous vîmes un pauvre vieillard assis au pied d'un arbre. Charles fit arrêter le cocher; et, se tournant vers M. Bartlet : Tenez, monsieur, lui dit-il, voyez, je vous

prie, ce vieillard. Il paroît être aveugle, et il n'a personne auprès de lui. Que peut faire là ce pauvre malheureux? Voulez-vous me permettre de l'aller questionner? Bien volontiers, mon ami, lui répondit le digne M. Bartlet. Charles descendit aussitôt de voiture. Il courut vers le pauvre homme, et lui dit : Qui êtes-vous, mon ami, et que faites-vous tout seul dans cet endroit solitaire? Hélas! répondit l'aveugle, je demeure à plus de deux milles d'ici. J'étois sorti ce matin pour venir demander l'aumône dans ce village, qui est....... je ne sais plus de quel côté; et mon conducteur, qui est un mauvais enfant, n'a pas voulu me reconduire, parce que je n'avais pas ramassé assez d'argent pour le payer comme à l'ordinaire. Je n'ai d'autre espérance que dans le ciel, qui enverra peut-être quelqu'un pour me secourir. Mais, lui dit Charles, le soleil vient de se coucher, il fera bientôt nuit, que deviendrez-vous ici? Il fau-

dra donc que j'y périsse de misère, répondit l'aveugle. Non, repartit Charles, je veux être celui que vous attendez de la part du ciel pour vous sauver. O monsieur Bartlet! lui dit-il en revenant vers nous, me refuserez-vous la douceur de sauver un misérable vieillard, un pauvre aveugle abandonné, sans secours, et qui va périr si nous n'avons pitié de lui? La nuit s'avance. Que deviendra ce malheureux, s'il n'a personne pour le guider? Son habitation n'est qu'à deux milles d'ici? Qui nous empêche de l'y conduire dans notre voiture? Oui, Charles, lui répondit M. Bartlet, suivez les mouvemens de votre cœur généreux. Charles n'eut pas plutôt reçu cette réponse, qu'il alla prendre le vieillard par la main, et le fit monter dans le carrosse.

Un autre que mon ami auroit eu peut-être une mauvaise honte d'aller avec un homme qui avait des habits si déchirés; mais lui, au contraire, il sembloit s'en faire honneur. Il ne fallut

pas nous détourner beaucoup de notre route pour ramener le pauvre vieillard dans sa chaumière. Je vis que Charles, en le faisant descendre de la voiture, lui glissoit de l'argent dans la main; et nous nous séparâmes de lui après en avoir reçu mille bénédictions. A notre arrivée, tout le monde donna des louanges à cet acte d'humanité. Mais, dit Emilie, cet homme, avec sa grande barbe et ses haillons, devait faire une singulière figure dans votre calèche? Ah! ma sœur, je ne pensois guère à son accoutrement, répondit Charles, tant j'avois de joie d'avoir pu secourir un malheureux! M. Grandisson ne put y tenir, ses yeux se remplirent de douces larmes. Il tendit les bras à son fils, qui vint s'y précipiter, et il le serra tendrement contre son cœur. O maman! que le mien étoit plein pendant une scène si touchante! Il me semble que cette calèche est un beau char de triomphe pour mon ami.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 12 juillet.

JE vous remercie, ma chère maman, de votre lettre gracieuse. Il y avait bien long-temps que vous ne m'aviez écrit. Je craignois que vous ne fussiez pas contente de moi. Savez-vous ce que je fais ? Je porte toujours dans mon sein la dernière lettre que j'ai reçue de vous, pour être plus souvent à portée de la lire, et de repasser les bonnes leçons que vous m'y donnez. Il me semble que je vais en valoir un peu mieux chaque fois que je l'ai lue.

C'étoit hier la fête de madame Grandisson. Charles se leva de très-bonne heure. Sa prière fut beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire. Il prioit sans doute le ciel pour sa chère maman, comme je fais pour vous quand c'est

votre fête. Il s'habilla ensuite de neuf. Vous auriez été charmée de sa bonne mine ; mais il faut que je vous reprenne les choses d'un peu plus loin.

Il y a près d'un mois qu'Edouard et Charles eurent chacun un habit neuf d'été, qu'ils avoient choisi eux-mêmes. Edouard mit le sien dès le premier jour ; mais Charles continua de porter celui de l'année précédente, qui étoit encore fort propre. Son père lui en ayant demandé la raison, il lui répondit qu'il réservoit sa parure pour une visite de cérémonie. Voyez-vous, maman? Cette visite étoit celle qu'il devoit rendre à sa mère le jour de sa fête? Que Charles est aimable ! et comme tout ce qu'il fait est bien imaginé ! Emilie étoit déjà venue frapper à notre porte, et nous attendoit avec impatience. Nous descendîmes ensemble, et nous trouvâmes monsieur et madame Grandisson qui déjeûnoient dans le salon. Charles fut le premier qui souhaita une bonne fête à sa maman. Il mit un genou en terre

devant elle, et lui baisa respectueusement la main. Oh ! si je pouvois me rappeler tout ce qu'il lui dit ! mais j'étois trop vivement ému pour retenir la suite de ses paroles. Il lui présenta aussi un bouquet de fleurs qu'il avoit cultivées de ses propres mains. Emilie le suivit, et donna à sa maman un joli sac à ouvrage qu'elle avoit fait elle-même. Ce présent étoit tout-à-fait inattendu, et il en devint par là plus agréable. Madame Grandisson prit ses deux enfans dans son sein, et les baisa tendrement. Ils furent ensuite embrassés de leur papa, tandis que je faisois mon compliment du mieux qu'il m'étoit possible. Ce fut au moins avec un cœur bien sincère, car j'aime véritablement mes dignes bienfaiteurs, Edouard vint un moment après. Je suis bien sûr qu'il aime sa maman. Eh ! qui ne l'aimeroit pas ! mais il eut beau faire, ses manières ne me firent pas autant de plaisir que celles de Charles. L'un fait tout plus agréablement que

l'autre. Emilie eut une jolie paire de bracelets. Charles et Edouard eurent chacun une montre à répétition. Croiriez-vous que, depuis hier, celle d'Edouard est déjà dérangée ! Et moi, ma chère maman, j'ai eu un beau microscope. Cela vaut mieux pour moi que tous les bijoux. Oh ! la bonne madame Grandisson ! comment ai-je mérité ce cadeau ?

Le soir, il nous vint une grande compagnie de toutes les maisons de campagne d'alentour. Charles fit les honneurs de la table comme un homme fait. Il dépeça les viandes, il versa les liqueurs, il servit les dames : en un mot, il remplit à merveille son petit emploi.

Voilà une bien longue lettre, maman ; mais je parle de mon ami, et c'est à vous que j'en parle. Je ne suis plus étonné que de pouvoir sitôt finir. Je ne le ferai pourtant pas sans avoir tendrement embrassé ma petite sœur, pour qu'elle vous le rende.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 15 juillet.

J'AI tous les jours ici de nouveaux plaisirs, ma chère maman. Votre fils est maintenant devenu jardinier. Veux-tu m'aider, me dit l'autre jour mon ami ? Il ſaudrait donner une autre tournure à mon jardin. La saison des fleurs est passée. Je veux faire venir de la salade pour régaler maman pendant tout le reste de l'été. Si je le veux, lui répondis-je ? Oh ! sûrement. Je te serai toujours obligé, lorsque tu me donneras l'occasion de faire quelque chose pour toi. Nous allâmes aussitôt prendre une camisolle légère, et nous voilà tous les deux la bêche à la main. Le jardin fut défriché le soir même. Nous recueillîmes avec soin les griffes et les oignons pour les remettre en terre avant notre départ. Hier nous

nous sommes levés à cinq heures. On n'a pas long-temps à dormir dans notre métier, parce qu'on ne peut rien transplanter à l'ardeur du soleil. Ce matin nous sommes retournés de bonne heure à l'ouvrage, et nous avons eu le plaisir de l'achever avant le déjeûner. Nous n'attendons plus que de voir lever nos semailles, et prendre racine à nos plantations. Dans cet intervalle nous aurons assez de besogne à extirper les mauvaises herbes. Quel plaisir ce sera pour nous de voir croître nos petites plantes ! J'avois fait jusqu'ici comme les autres enfans, qui voient tous les jours les productions de la nature sans y faire attention. Mais Charles m'apprend à réfléchir sur tout ce que je vois. Je puis encore vous en donner un exemple dans un entretien que nous eûmes hier. Je ne sais si je vous ai déjà écrit que Charles avoit une jolie volière peuplée de toutes sortes d'oiseaux, dont il prend soin lui-même. Nous avions fini notre jardinage, et nous

faisions un tour de promenade avec Emilie. Attendez un moment, nous dit Charles ; il faut que je vous quitte. Je n'ai pas encore pansé mes oiseaux d'aujourd'hui.

ÉMILIE.

Nous irons avec lui, n'est-ce pas, Guillaume ?

GUILLAUME.

Avec grand plaisir, Emilie.

CHARLES.

Vous êtes de bons enfans de venir rendre visite à mes petits pensionnaires.

GUILLAUME.

Oh ! les jolis oiseaux ! comme ils paroissent joyeux de te voir.

CHARLES.

C'est qu'ils sont accoutumés à manger de ma main.

GUILLAUME.

On diroit qu'ils te reconnoissent.

CHARLES.

Je me flatte d'être un peu de leur connoissance. J'ai observé cependant que, lorsque j'ai mon chapeau sur la tête, ils s'enfuient de moi comme s'ils ne me connoissoient plus. L'instinct de mon chien est plus sûr. Il me reconnoîtroit, je crois, sous toute espèce de déguisement.

ÉMILIE.

Édouard devroit bien apprendre de toi à être plus soigneux. N'a-t-il pas laissé mourir l'autre jour sa linotte de faim ? Oh ! si j'avois un oiseau, je me garderois bien de l'oublier.

CHARLES.

Tu as raison. Il faut bien soigner ces pauvres petits animaux, puisqu'ils ne sont pas en état de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

ÉMILIE.

Mais ne vaudroit-il pas mieux encore leur donner la volée que de les

tenir prisonniers ? On ne renferme que ceux qui ont fait du mal aux autres ; et sûrement ces pauvres oiseaux n'en ont fait à personne.

CHARLES.

Non sans doute ; mais ils ne sont pas malheureux dans leur cage. S'ils avoient joui auparavant de leur liberté, je me serois bien gardé de les en priver. Mais ils sont nés dans leur prison ; et je parie que si je leur ouvrois la volière, ils craindroient d'en sortir.

ÉMILIE.

Ils voient cependant les autres voler librement dans les airs. Que penserions-nous si nous étions renfermés ?

CHARLES.

Nous penserions qu'il est fort agréable d'être libre, et fort triste d'être prisonnier. Mais les oiseaux n'ont aucune idée de cette différence. Pourvu qu'on leur donne à manger et à boire, ils sont contens. Ils jouissent de ce

qu'ils ont, sans penser à ce qu'il leur manque.

ÉMILIE.

Je suis bien aise de ce que tu m'as tranquillisée là-dessus. Ma tante Campley m'a promis un serin. Je ne pensois à le recevoir que pour lui donner la volée. Tu peux venir à présent, mon petit ami. J'aurai bien soin de toi, et tu auras abondamment du grain dans ta cage, malgré l'hiver, lorsque les autres oiseaux ont tant de peine à en trouver sous la neige.

Vous voyez, maman, combien Emilie est une bonne fille ! Je pense que ma petite sœur ne trouvera pas ma lettre trop longue. Voilà un bon modèle que je lui présente pour l'imiter.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 18 juillet.

CHARLES, Edouard et moi, nous sommes allés dîner hier chez le chevalier Friendly. Il a un fils à-peu-près de notre âge, avec qui nous nous sommes bien amusés. Je veux vous faire part, ma chère maman, de l'entretien que nous eûmes à ce sujet, à notre retour. Emilie vint à notre rencontre, et nous demanda d'un air gracieux si nous étions contens de notre journée.

Oui, ma chère sœur, lui répondit Charles; mais j'aurois eu encore plus de plaisir si tu avois pu être de notre partie.

ÉMILIE.

Tu as bien de la bonté, mon frère. Cependant Edouard ne me paroît pas trop satisfait de sa visite.

EDOUARD.

Il est vrai. Je demeure une autre fois à la maison. Le jeune Friendly ne me convient pas du tout.

CHARLES.

En quoi donc, mon cher Edouard ? Il est si doux et si poli.

ÉDOUARD.

C'est qu'il ressemble plus à un homme de quarante ans qu'à un jeune homme de quatorze.

CHARLES.

Voilà justement ce que j'estime en lui. Ne trouves-tu pas surprenant qu'on puisse avoir tant de sagesse et d'instruction à son âge ?

ÉDOUARD.

Quel besoin avoit-il de nous étaler tous ses instrumens de physique ? Que dirois-tu si j'allois parler à une demoiselle des beautés du latin ? Ne seroit-ce pas une impolitesse de ma part.

CHARLES.

Oui, sans doute, parce que tu saurois déjà qu'elle n'a pas été élevée à entendre cette langue. Mais le jeune Friendly pouvoit nous supposer aussi bien instruits que lui-même; et je le crois trop modeste pour avoir eu l'intention de nous humilier. Il ne vouloit que nous amuser un moment par quelques expériences curieuses de sa machine électrique. J'avoue qu'elles m'ont fait d'autant plus de plaisir, qu'il m'a semblé que ces connoissauces n'étoient pas au-dessus de notre portée; et j'y ai pris une nouvelle ardeur pour m'instruire dans toutes les sciences qui ont pour objet l'étude de la nature.

ÉDOUARD.

Et que dis-tu de voir qu'un jeune homme de condition ait un tour à tourner.

CHARLES.

Je le trouve si bien de mon goût, que je veux prier mon papa de m'en donner un.

ÉMILIE.

Oh! oui, Charles, je t'en prie. Tu me feras de jolis ouvrages en ivoire.

ÉDOUARD.

Vraiment je ne puis m'empêcher d'en rire. Charles Grandisson se faire tourneur ! C'est une excellente idée. Voilà un bon métier qu'il aura s'il devient jamais pauvre.

CHARLES.

Ne crois pas badiner, mon frère. Il y a des gens bien au-dessus de nous qui sont tombés dans la pauvreté. Quoique j'espère n'avoir pas de besoin de l'art de tourner pour gagner ma vie, c'est une occupation fort amusante, et qui donne de l'adresse à nos mains. Je la prendrai pour délassement quand je serai fatigué de l'étude.

O ma chère maman, si vous étiez assez riche pour me donner aussi un tour ! Mais non, que cela ne vous inquiète pas. Je travaillerai sur celui de

mon ami Charles. Le jeune Friendly a tourné en notre présence une petite boîte d'ivoire qu'il m'a donnée. Je vous l'envoie par ma petite sœur, jusqu'à ce que je puisse lui en donner de ma façon.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 22 juillet

MONSIEUR et madame Grandisson sont allés passer quelques jours chez un de leurs amis. M. Bartlet vient de partir pour Londres. Ainsi, ma chère maman, nous voilà restés seuls avec une ancienne femme de chambre et un petit nombre de domestiques. Emilie conduit le ménage en l'absence de sa mère. Oui, en vérité, c'est elle qui donne ses ordres à tout le monde, et avec autant de sagesse que si elle avoit dix ans de plus. N'est-ce pas bien joli de la part d'une si jeune demoiselle? Elle n'a pas encore douze ans, et les domestiques la respectent déjà comme leur maîtresse. Savez-vous pourquoi? C'est qu'elle ne leur parle jamais qu'avec douceur, sans se familiariser avec

feux. Elle suit en cela l'exemple de son frère Charles. Vous ne sauriez croire combien il est aimé et honoré de tous les gens de la maison. Edouard, au contraire, ne fait que jouer avec eux; et ils ne peuvent le souffrir. Il est vrai qu'il leur fait bien des malices, et qu'il les traite souvent avec une hauteur insupportable. Oh! s'il était allé avec son papa et sa maman! Dès qu'ils ne sont plus là pour le moriginer, il n'y a plus moyen de tenir avec lui. Charles, Emilie et moi, nous n'en remplissons pas moins nos heures d'étude que si monsieur et madame Grandisson étoient ici pour veiller sur nous. Mais Edouard profite de leur absence pour passer sa journée à baguenauder ou à courir les champs. Il ne cherche même qu'à nous détourner de nos exercices, comme si notre application étoit un sujet de reproche pour sa paresse. Nous étions, hier au matin, dans un coin de la chambre, occupés à dessiner. Edouard s'amusoit à faire voler un hanneton au bout

d'un fil ; et, sous prétexte de le suivre, il venoit donner des secousses à nos chaises pour nous troubler dans notre travail. Emilie, emportée par sa vivacité, alloit le tancer vertement. Charles le prévint ; et, adressant avec douceur la parole à son frère : Mon cher Edouard, lui dit-il, si tu veux jouer, à la bonne heure ; mais pourquoi nous interrompre ?

ÉDOUARD.

Ne vois-tu pas que c'est mon hanneton qui m'entraîne.

ÉMILIE.

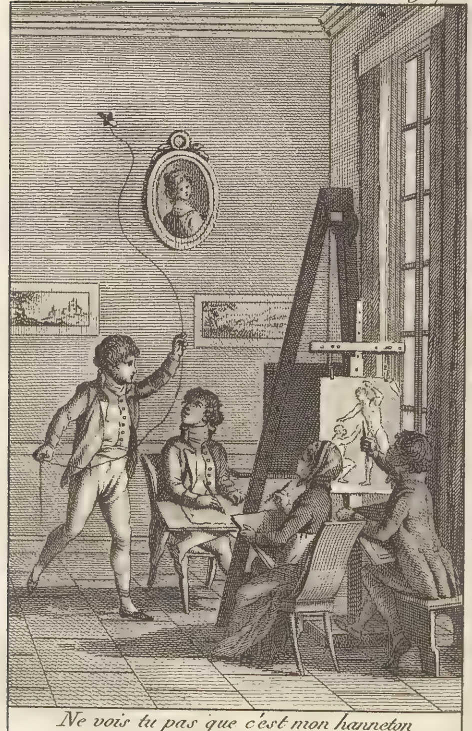
Voilà qui paroît bien croyable.

CHARLES.

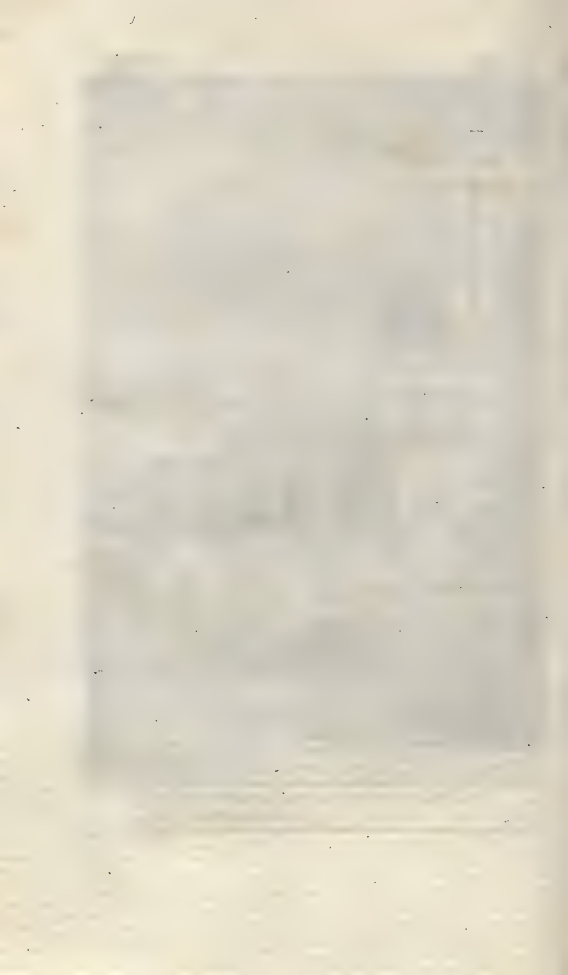
Sans vouloir te fâcher, dis-moi, quel plaisir peut trouver un garçon de ton âge dans un pareil amusement ? N'est-ce pas tourmenter une pauvre bête sans nécessité ?

ÉDOUARD.

Eh bien ! je vais lui donner la vo-



Ne vois tu pas que c'est mon hanneton qui m'entraine?



lée, pourvu que tu viennes te promener avec moi dans le jardin.

CHARLES.

C'est-à-dire que si je refuse d'y aller, tu continueras de tourmenter le pauvre hanneton. Ce n'est cependant pas sa faute, si je ne veux pas te suivre.

ÉDOUARD.

Te voilà bien ! Jamais il ne te plaît de faire ce que je demande.

CHARLES.

Ecoute donc. Il vaut encore mieux, à mon avis, faire ce que demande mon papa, et il veut que cette heure soit donnée au travail.

ÉDOUARD.

Comme s'il étoit ici pour nous y forcer !

ÉMILIE.

Tu ne fais donc rien que par force ?

ÉDOUARD.

Vous êtes toujours tous les deux à vous entendre contre moi.

CHARLES.

Non, mon frère; et, quoique Emilie ait raison, pour te prouver que je suis à ton service, me voilà prêt à te suivre. Je puis achever mon dessein dans un autre moment. Allons dans le jardin. Ce sera toujours un plaisir pour moi de t'obliger.

Ils n'étoient pas au bout de l'allée; qu'il survint une grosse averse: ce qui les força de rentrer, au grand regret d'Edouard. Charles, pour le consoler, lui proposa de faire entre nous une petite lecture dans l'histoire ancienne. Va, je n'ai pas besoin de tes livres, lui répondit brusquement Edouard. Je n'ai pas envie d'être un savant, je dois être un officier.

CHARLES.

Eh bien! crois-tu que la connoissance de l'histoire ne lui soit pas utile?

ÉMILIE.

ÉMILIE.

Un joli officier, qui ne saura parler que de bombes et de canons!

Edouard fit une grimace à sa sœur, et voulût nous obliger de jouer aux quatre coins, en prenant John pour faire le cinquième. Mais Charles, qui, malgré la douceur de son caractère, est capable de la plus grande fermeté, lui répondit: Non, mon frère, il n'a pas tenu à moi tout à l'heure que je ne fisse ce qui pouvoit te faire plaisir. La pluie nous a contrariés. Je t'ai proposé un autre amusement qui devoit te satisfaire. Tu ne l'acceptes point; mais il convient à ma sœur et à mon ami; et je crois devoir céder à un goût raisonnable plutôt qu'à tes caprices.

Edouard, qui sait que son frère ne revient pas aisément d'un parti qu'il a pris, sortit aussitôt d'un air grognon; et, malgré la pluie, il courut jouer dans la cour avec un grand dogue, dont il a fait son ami, pour le tarabuster sans

cesse. Il n'en revint qu'au bout d'une heure, trempé jusqu'aux os, et tout couvert de crotte de la tête aux pieds. Pour nous, dans cet intervalle, après avoir lu la vie d'Epaminondas, qui nous fit infiniment de plaisir, nous eûmes le temps de reprendre nos dessins et de les achever. Il se présenta l'après-midi une occasion pour les envoyer à M. Grandisson; et nous avons eu ce matin le plaisir d'apprendre qu'il en a été fort satisfait. Mais qu'aura-t-il pu penser d'Edouard qui ne lui a rien envoyé ? Voilà ce qui m'afflige. Je donnerois tout au monde pour qu'il fût aussi bon, aussi aimable, aussi appliqué que son frère. C'est alors qu'il ne manqueroit plus rien au bonheur de ses parens. Je vois avec regret combien de peines il leur cause. O ma chère maman! s'il m'arrivoit un jour de vous donner aussi des chagrins! Non, non, rassurez-vous. Lorsque je pense à votre tendresse pour moi, je sens tout ce que je dois faire pour

m'en rendre digne. J'ose vous promettre que je ne vous donnerai jamais que des sujets de satisfaction. J'entends d'ici ma petite sœur qui vous donne la même parole ; et je l'embrasse tendrement pour cette bonne résolution. Adieu, ma chère maman.

Guillaume D*** a sa Mère.

Le 24 juillet.

Une des servantes de la maison est très-malade. Vous allez voir, maman, s'il est possible d'avoir un cœur plus sensible et plus compatissant que la bonne Emilie. Elle s'est levée ce matin à la pointe du jour pour porter elle-même une potion à la pauvre malade. Elle n'a pas eu de repos qu'elle ne la lui ait vu prendre toute entière, parce que c'étoit absolument de l'ordonnance du médecin. On diroit, à la voir, que c'est une sœur chérie à qui elle donne ses soins. Que c'est une chose aimable dans une jeune demoiselle d'avoir tant d'humanité ! Edouard a voulu lui en faire des reproches. Il te sied bien, lui a-t-il dit, de servir toi-même ta servante ! Et pourquoi non, mon frère,

à-t-elle répondu ? tu joues bien aux quilles avec les domestiques. S'il est de leur devoir de nous servir lorsqu'ils se portent bien, c'est à nous de les soigner lorsqu'ils sont malades. D'ailleurs, la pauvre Peggy ne m'a-t-elle pas veillée plus d'une fois dans les maladies de mon enfance ? C'est bien le moins que je fasse pour elle ce qu'elle a fait pour moi. Je pense combien j'aurois de plaisir à sa place de voir que l'on me témoigne de l'attachement. Edouard s'est trouvé si honteux, qu'il est sorti brusquement de la chambre. Ah ! me suis-je dit à moi-même, Emilie ne fait que ce que j'ai vu faire à ma chère maman. Lorsque notre pauvre Nanette avait la fièvre, c'étoit maman qui lui donnoit ses soins. Mais ce souvenir me fait venir une pensée qui m'attriste. Il y a tant de domestiques dans cette maison ! Et vous, ma chère maman, vous n'avez qu'une servante pour vous servir. Combien vous devez vous trouver malheureuse ! il faut que vous fas-

siez vous-même une infinité de choses qui conviennent si peu à la veuve d'un colonel. Encore si ma sœur étoit assez grande pour vous soulager ! Mais non, elle ne fait que vous donner plus de peine. Et moi, que fais-je ici, au lieu d'être auprès de vous, pour vous aider de toutes mes forces, et pour vous consoler ? Cette réflexion me serre le cœur. Il n'y a qu'une chose qui puisse adoucir ma tristesse : c'est qu'à force de m'instruire, je puis un jour me mettre en état de finir vos malheurs. Oh ! comme une si douce espérance me donne de courage ! Adieu, ma chère maman ; je vous embrasse entre les larmes et la joie.

MADAME D*** A SON FILS.

Amsterdam, le 5 août.

QUE j'aime la jeune Emilie! Oui, mon fils, il n'est point de vertu plus aimable que l'humanité. Il seroit bien à souhaiter que toutes les jeunes demoiselles voulussent profiter d'un si bel exemple, et qu'au lieu de tracasser les domestiques, elles apprissent à les traiter avec bonté. Comment peut-on être insensible au plaisir de se faire aimer de ceux qui nous entourent?

Mais pourquoi t'affliger, mon cher fils, de ce que je n'ai qu'une servante à mes ordres? La multitude des domestiques ne fait pas le bonheur: elle sert plus au faste qu'à l'utilité. Chaque domestique dans une maison annonce un besoin de plus dans le maître et la maîtresse, et les assujettit à plus de

soins et de vigilance. Si j'en avois les moyens, j'aurois sans doute le nombre de gens que demanderoit mon état. Je le regarderois comme un devoir, pour assurer les besoins de la vie à de pauvres malheureux, qui seroient peut-être réduits à souffrir faute d'emploi. Mais, puisque le ciel n'a pas trouvé bon de m'accorder des richesses, je ne me crois pas à plaindre de n'avoir qu'un seul domestique. C'est tout ce qu'il me faut. Je n'ai pas besoin d'autres services que les siens.

Maintenant, mon cher fils, qu'elles sont les occupations qui ne conviennent pas, dis-tu, a la veuve d'un colonel ? Tu n'as pas assez réfléchi à ce que tu voulois dire. Il n'y a aucune honte à se servir soi-même, lorsqu'on n'est pas en état de payer les services des autres. Ne vaut-il pas mieux pour toi de pouvoir dire après ma mort : Ma mère préparoit elle-même ses simples repas. Nos habits étoient l'ouvrage de ses mains. A peine pouvoit-elle nous pro-

curer le nécessaire ; mais elle ne devoit rien à personne ; que si l'on te faisoit ce reproche : Vos parens ont vécu selon leur rang et leur naissance. Ils avoient une superbe habitation, de magnifiques ameublemens, une suite nombreuse de domestiques; mais ils ne vous ont laissé que des dettes ? — Qu'est-ce alors que le fils d'un colonel ? Un jeune homme méprisé, qui, malgré son innocence, porte la honte de ses pères, tandis qu'un homme d'honneur, de la naissance la plus commune, daigne à peine le reconnoître pour son égal.

Ce que je viens de te dire suffira, je l'espère, pour te guérir de ta tristesse, puisqu'il te fait voir que je suis entièrement satisfaite de mon sort.

Au reste, mon cher fils, la sensibilité de ton cœur et les témoignages de ta tendresse m'ont fait répandre des larmes de joie. Quand je serois encore plus pauvre que je ne le suis, je me croirois riche dans la possession d'un fils aussi vertueux. Adieu, mon

cher enfant, continue à suivre les heureuses dispositions que tu fais paroître, et tu seras la consolation de la plus tendre des mères.

Ta petite sœur a été vivement touchée de ta lettre; et j'ai remarqué en elle, depuis ce moment, encore plus d'application et de docilité. O mes enfans! puissiez-vous toujours vous encourager l'un et l'autre dans la pratique de vos devoirs!

Guillaume D*** a sa Mère.

Le 12 août.

O ma chère maman, de quel malheur affreux je fus témoin l'autre jour ! J'en suis encore tout saisi. Non, je n'aurois pas la force de vous le raconter. J'aime mieux vous envoyer une copie des lettres qu'Emilie et Charles ont écrites à leurs parens pour les en instruire, avec les réponses qu'ils en ont reçues. Vous y verrez comme l'humanité règne dans cette généreuse famille. Lisez, je vous prie, lisez.

EMILIE GRANDISSON A SA MÈRE.

Le 7 août.

NOUS avons été dans une grande consternation cette nuit, ma chère maman. La maison de M. Falston, notre voisin, a été entièrement brûlée. Oh ! quelles flammes épouvantables ! Le ciel étoit rouge comme du sang. Le cœur me battoit. Je pleurois. Il est si triste de voir un père de famille perdre tous ses biens ! Quelles précautions on doit prendre contre le feu, puisqu'en un moment il peut produire un malheur si terrible ! Ce sont les jeunes demoiselles Falston qui en sont la cause. Hier au soir, sans que personne s'en apperçût, elles allèrent chercher dans la cuisine des charbons allumés, et les portèrent dans une petite chambre où l'on ne va guère, pour y faire cuire en

secret

secret une galette. Une demi-heure après, elles entendirent leur papa qui les appeloit. Elles se hâtèrent de manger leur galette à demi cuite, et elles descendirent. L'heure de se coucher vint bientôt après; et elles montèrent dans leur appartement, sans penser davantage aux charbons qu'elles avoient portés dans la petite chambre. Le feu aura pris sans doute au tapis, et de là au plancher et aux meubles. Enfin, cette nuit, à deux heures, lorsque tout le monde étoit encore dans le sommeil, voilà la maison toute en flammes. Le ciel les a bien punies. Voyez, maman, pour manger une mauvaise galette, réduire en cendres la maison de son père! Maintenant elles se désolent, elles demandent pardon, elles sont à demi mortes de douleur; mais à quoi cela sert-il? Le feu a tout consumé. On n'a pu sauver ni les meubles, ni les papiers, ni l'argent. A peine les jeunes demoiselles ont-elles pu s'échapper en simples camisolles; et M. Falston lui-

même a couru le risque de perdre la vie. Il est cruellement brûlé dans plusieurs parties de son corps. Il seroit péri au milieu des flammes, sans le courage de l'un de ses domestiques. Que va maintenant devenir l'orgueil de ces jeunes demoiselles ? Hier elles étoient riches : elles sont aujourd'hui si pauvres ! elles traitoient les paysans avec mépris, parce qu'ils n'avoient pas de belles maisons : elles sont aujourd'hui trop heureuses que ces paysans aient voulu les recevoir par pitié dans leur chaumière. Comme il faut peu de temps pour être humilié ! Oh ! certes, il est bien mal de ne pas traiter ses inférieurs avec affabilité, lorsque l'on voit combien on peut avoir besoin de la compassion de tout le monde.

Cette lettre est déjà si longue, que je crains de vous importuner, ma chère maman. Cependant, quoique je n'ose guère vous dire ce que j'ai fait, j'ai encore quelque chose à vous marquer. Le pardonnerez-vous à votre Emilie ?

Oh ! oui, vous êtes si bonne et si compatissante ! les habits des jeunes demoiselles Falston ont tous été brûlés. Elles n'en ont pu sauver aucun. J'ai envoyé à la plus jeune, qui est à peu près de ma taille, une de mes robes et du linge. J'aurois bien voulu lui en envoyer davantage ; mais tout ce que je possède est à vous, et je ne puis en disposer sans votre aveu. Je vous supplie de vouloir bien approuver la liberté que j'ai prise. J'en serai d'autant plus économe à l'avenir pour mes petites affaires. Vous n'aurez pas besoin de me remplacer ce que j'ai donné. Graces à vos bontés, j'en ai de reste. Adieu, ma chère maman. Embrassez pour moi mon papa, et soyez tous deux assurés de mon respect et de ma tendresse.

Charles Grandisson a son Père.

Le 8 août.

Je prends la liberté, mon cher papa, de vous faire une humble prière pour une malheureuse famille. Ce mouvement de mon cœur pourroit-il vous déplaire ? Oh ! non, sans doute. Le vôtre est trop sensible et trop généreux !

Vous aurez appris, par la lettre d'Emilie à maman, le cruel malheur qui est arrivé à M. Falston. Mais ce n'est pas tout. Emilie n'a pu vous parler que de sa maison et de ses effets : il en est encore sur le point de perdre sa terre. Il a des créanciers qui ne le pressoient point lorsqu'il étoit riche. Aujourd'hui que leur créance ne leur paroît pas en sûreté, ils veulent être payés à toute force ; et ils l'ont déjà menacé de faire

saisir ses biens pour les vendre. Dans une visite que je viens de lui faire, je l'ai entendu dire au procureur Nelson que toutes ses dettes ne montoient pas à plus de deux cents livres sterlings. C'est une petite somme. Faut-il pour cela, qu'après avoir essuyé un malheur aussi cruel, il soit encore privé du seul moyen qui lui reste pour élever ses enfans, et qu'il soit livré au besoin dans sa vieillesse ? Que le ciel nous préserve de le souffrir ! Voici, mon papa, ce que j'ai pensé. Le legs que mon oncle m'a laissé en mourant, est de cinq mille livres sterlings. C'est, je crois, une grosse somme. Elle est entre vos mains, et vous pouvez en disposer. Je puis sûrement me passer de deux cents livres pour tirer un honnête homme d'embarras. Je serai bien assez riche, sur-tout avec la bonté que vous avez d'ajouter tous les ans pour moi les intérêts à la somme du legs. Je vous en supplie, mon papa, ne me refusez pas ma demande. J'en aurai mille

fois plus de plaisir que les deux cents livres ne pourroient jamais m'en donner. Oh ! si je pouvois préserver de l'indigence un malheureux vieillard et ses deux enfans, quel bonheur ce seroit pour moi ! Permettez-moi de vous ressembler dans cette occasion, vous qui êtes si bienfaisant ! Ne m'instruisez-vous pas tous les jours à l'être ? Si vous étiez ici, je me jetterois à vos pieds, je vous supplierois si ardemment...... Mais en voilà assez. C'est à votre sagesse à décider si ma demande doit être écoutée. Mon devoir est une soumission aveugle à vos volontés, le respect le plus profond pour vos vertus et l'amour le plus tendre pour votre personne.

Daignez, je vous prie, présenter à maman les plus vifs sentimens de mon respect et de ma tendresse.

M. GRANDISSON A SON FILS.

Le 9 août.

C'EST de moi, dis-tu, mon cher fils, que tu as appris à être bienfaisant. Sans doute j'ai toujours cherché à rendre ton cœur sensible aux maux de tes semblables. L'amour de nos frères, outre la douceur qu'il nous fait sentir, nous rend encore agréables aux yeux de l'Etre-suprême. La prière que tu me fais est un témoignage de la générosité de ton cœur; et une demande si louable mérite sa récompense. Les sentimens dont je te vois animé sont pour moi d'un prix au-dessus des deux cents livres sterlings. Tu trouveras ici un billet de banque de cette somme. Cours adoucir le chagrin du malheureux Falston, et goûte la jouissance d'une ame noble. Mais pour ce qui regarde

le legs de ton oncle, nous ne pouvons ni l'un ni l'autre en faire aucun usage jusqu'à ce que tu sois en âge de majorité. Je garde ce dépôt comme ton tuteur, et non comme ton père. Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons, ta maman et moi, et nous t'aimons plus que jamais.

MADAME GRANDISSON A SA FILLE.

Le 9 août.

OH ! si j'étois près de toi, ma chère Emilie, avec quels transports je te presserois contre mon sein ! Oui, je t'approuve entièrement d'avoir secouru la jeune demoiselle Falston dans son malheur. Je veux te donner pour récompense une nouvelle occasion de goûter le plaisir de faire du bien. Tu trouveras dans ma garde-robe une pièce d'étoffe que je destinois à m'habiller. Tu en auras assez pour faire faire une robe à chacune des deux demoiselles. Si j'en crois le bon cœur de mon Emilie, cette disposition lui causera plus de plaisir que si je la faisois en sa faveur. Adieu, ma chère fille, n'oublie jamais la leçon que tu t'es donnée à toi-même dans ta lettre, de

n'être jamais fière de la possession des biens de ce monde, puisqu'une seule nuit peut nous en priver; ni dédaigneuse envers tes semblables, puisque tu peux avoir besoin de leur secours au moment où tu y penses le moins. Conserve toujours devant tes yeux l'événement terrible dont tu m'as fait la peinture. Songe sans cesse combien il est dangereux de jouer avec le feu, puisque d'une seule étincelle dépend souvent notre ruine, ou même notre mort.

Bien des amitiés de ma part à Guillaume et à tes frères. J'espère avoir bientôt le plaisir de l'embrasser, et de te témoigner particulièrement la satisfaction que j'ai ressentie de ta conduite.

Charles Grandisson a son Père.

Le 20 août.

Je m'empresse, mon cher papa, de répondre à la lettre gracieuse dont vous m'avez honoré. Si vous aviez vu combien M. Falston m'a témoigné de reconnoissance, vous en auriez pleuré d'attendrissement ainsi que moi. Tandis qu'il m'embrassoit, je voyois de grosses larmes couler le long de ses joues. Ah ! ces larmes devoient être bien douces pour lui, puisque je trouvois tant de douceur dans les miennes. Je dois vous rendre compte de tout ce que j'ai fait; le voici : M. Falston a, comme vous le savez, de la fierté dans le caractère; et il auroit pu être humilié de recevoir un secours qui, dans cette circonstance, auroit eu l'air d'une charité. Je ne lui ai présenté le billet

de banque que comme un prêt dont il seroit libre de s'acquitter à son aise. Il a voulu m'en donner une reconnoissance, je l'ai reçue; mais je l'ai déchirée devant lui, en disant que je n'avois besoin que de sa parole pour lui faire entendre qu'il n'auroit jamais de tracasserie à essuyer à ce sujet. Si j'avois pu mettre le billet en cachette dans sa tabatière, je l'aurois mieux aimé, parce qu'il n'auroit jamais su d'où lui venoit ce secours; mais je n'ai pas trouvé l'occasion de faire mon coup.

O mon cher papa, quel doux plaisir vous m'avez fait goûter! et combien je desire d'être bientôt à vos genoux pour vous en remercier, comme je le dois!

Dites, je vous prie, à maman, qu'Emilie a déjà rempli ses ordres. Elle s'est privée de toutes ses heures de récréation pour mettre la main à l'œuvre; et, graces à son activité, les ouvrières ont fini les deux robes en un jour, Emilie vient de les envoyer.

Avec quelle impatience nous attendons l'instant qui nous rendra des parens si dignes de tous nos respects et de toute notre tendresse.

Guillaume D*** a sa Mère.

Le 12 août.

O ma chère maman ! le pauvre Charles a une jambe échaudée. Il ne peut pas marcher. C'est Edouard qui en est cause par sa maladresse. Il a renversé sur lui une théière d'eau bouillante. Jamais, non jamais, on n'a montré autant de patience et de bonté que mon ami. Un autre se seroit emporté contre son frère, et l'auroit accablé de reproches. Charles, au contraire, ne cherchoit qu'à lui cacher la douleur qu'il ressentoit. Ce n'est rien, disoit-il, je ne souffre pas beaucoup. Ne t'afflige pas, Edouard, je t'en prie. Cependant nous vîmes bientôt qu'il y avoit plus de mal qu'il n'en disoit ; car sa jambe devint si enflée, qu'on fut obligé de lui couper son bas avec des ciseaux pour le

déchausser. Emilie fondoit en larmes. Voyez, dit-elle à Edouard, ce que vous avez fait par votre étourderie. Vous avez peut-être estropié votre frère pour le reste de ses jours. Je souhaiterois que ce malheur fût retombé sur vous-même. Il vaudroit mieux qu'il ne fût arrivé à personne, dit Charles en interrompant sa sœur. Va, ma chère Emilie, cela ne vaut pas la peine de t'inquiéter. Je serai bientôt guéri. Edouard ne l'a pas fait par un mauvais dessein. C'est un malheur : et, quand il seroit encore plus grand, il faudroit bien s'en consoler. Non, répondit Emilie. Je ne saurois lui pardonner sa maladresse. Voyez-le donc : il reste là immobile comme une bûche, au lieu d'envoyer tout de suite chercher un chirurgien. Je n'en ai pas besoin, dit Charles. Donnez-moi seulement un linge et de l'eau fraîche pour bassiner ma jambe ; il n'y paroîtra plus dans quelques jours. Mais, reprit-il, en nous adressant la parole

à Emilie et à moi, M. Bertlet va venir ; ne lui dites pas, je vous prie, qu'Edouard soit pour rien dans cet accident. Et toi, mon frère, donne-moi la main, et embrassons-nous. Ton affliction me feroit plus de peine que cette petite brûlure, dont je ne souffre presque plus.

Que l'on est heureux de pouvoir ainsi se rendre maître de soi-même ! On a beau voir que Charles a raison, qui pourroit faire comme lui ? Cependant je sens à merveille qu'il ne sert à rien de se dépiter. Les emportemens n'emportent pas le mal ; mais le plaisir que je goûte à vous écrire, me fait oublier que Charles m'a prié de lui tenir compagnie. Adieu, ma chère maman ; souffrez que je vous quitte pour retourner auprès de mon ami. J'embrasse ma petite sœur ; et je la prie, au nom de son amitié pour moi, de se préserver de la brûlure. Elle se trouvera fort bien de cette marque d'attachement que je lui demande.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 14 août.

LE pauvre Charles ! Il y a maintenant deux jours qu'il a sa jambe étendue sur un coussin. Je crois qu'il souffre beaucoup, quoiqu'il s'obstine toujours à n'en rien faire paraître. Emilie lui demandoit hier s'il ne trouvait pas bien triste de ne pouvoir pas marcher ? Que me serviroit de m'attrister, lui répondit-il ? je ne ferois que rendre mon mal plus sérieux. J'aime mieux me réjouir de l'espérance d'être bientôt guéri. Et puis ne seroit-ce pas une honte, si je ne pouvois me consoler d'un si petit malheur ? Il peut m'arriver cent fois pis dans ma vie ; et ces légères disgraces m'apprennent de bonne heure à tenir mon courage tout prêt, lorsqu'il m'en viendra de plus grandes.

Mais, dit Emilie, c'est pourtant bien fâcheux de souffrir ainsi par la faute d'un autre. Il est vrai, répondit Charles, j'aimerois mieux que ce fût par la mienne : mon frère n'en auroit pas tant de chagrin.

ÉMILIE.

Est-ce que tu ne t'ennuies pas d'être obligé de rester dans la chambre sans oser remuer ?

CHARLES.

Comment veux-tu que je m'ennuie, quand j'ai le plaisir de recevoir des marques si touchantes de ton amitié.

ÉMILIE.

Tu as bien de la bonté, mon frère, d'y faire attention. Mais enfin il a tenu à fort peu de chose que tu n'eusses la jambe entièrement brûlée.

CHARLES.

Voilà qui doit encore me consoler dans mon accident. J'aurois bonne grace à me plaindre, lorsque je vois tant de

gens condamnés pour la vie à marcher sur des béquilles.

ÉMILIE.

Je crois, en vérité, que tu aurois eu le secret de trouver aussi des consolations, s'il avoit fallu te couper la jambe.

CHARLES.

Il n'est pas nécessaire de te dire que j'en aurois été bien affligé. Mais, comme ce malheur ne me seroit arrivé que par la volonté du ciel, j'aurois tâché de lui soumettre la mienne pour en obtenir la force dont j'aurois eu besoin.

Qu'en dites-vous, maman? prendre son parti comme Charles, n'est-ce pas l'unique moyen de parer à tous les malheurs? Je me souviens encore de ce triste jour où je perdis mon papa. Vous pleuriez, je me désolois : mais nos gemissemens et nos larmes ne pouvoient lui rendre la vie. Vous me prîtes par la main, et vous me dites: Viens, mon fils, prions le Tout-puis-

sant de nous consoler. Je vis bientôt que vous étiez plus tranquille. Je sentis moi-même que mon cœur avoit été soulagé par la prière. Voilà un bon moyen que j'ai trouvé pour adoucir la tristesse. Je me soumettrai aux ordres du ciel dans tout ce qui m'arrivera de fâcheux. J'espère que j'aurai alors du courage pour souffrir, en pensant que c'est Dieu qui le veut, Dieu à qui je dis tous les jours : Que votre volonté s'accomplisse.

Mais pourquoi ai-je commencé à vous parler de choses si tristes, ma chère maman, vous à qui je ne voudrois rien dire que pour vous donner de la joie ? Je n'y sais qu'un remède, c'est de prendre dans vos bras ma petite sœur, de la caresser, de lui parler de votre tendresse et de la mienne. Je suis sûr que son joli sourire vous rendra la paix et le bonheur.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 18 août.

MONSIEUR et madame Grandisson viennent d'arriver, ma chère maman. Nous en sommes tous dans une joie que je ne puis vous exprimer. Les domestiques eux-mêmes font éclater mille transports d'alégresse. N'est-ce pas un bon signe, lorsque les domestiques se réjouissent si vivement du retour de leurs maîtres? Je veux, lorsque je serai grand, être aussi humain que M. Grandisson, puisqu'il y a tant de plaisir à se faire aimer. Mais il faut que je vous parle encore de mon ami Charles. M. Bartlet nous a demandé ce matin, après le déjeûner, si nous voulions aller faire un tour de promenade dans le parc. Quoique Charles se trouve à présent beaucoup mieux, il

nous a prié de le dispenser d'être de la partie. Ma brûlure n'est pas encore entièrement guérie, nous a-t-il dit, et je souhaite que mon papa et maman, à leur retour, ne puissent pas s'en appercevoir. Si j'allois me promener à présent, ma jambe souffriroit peut-être de la fatigue, et mes parens ne manqueroient pas de le remarquer. Cela les affligeroit. J'aime mieux me priver du plaisir de la promenade, que de leur causer le moindre chagrin. Vous avez raison, lui a dit M. Bartlet; et j'approuve une si tendre prévoyance. Elle fait honneur à votre cœur. Charles est resté dans sa chambre; et M. Bartlet, Edouard, Emilie et moi, nous sommes allés nous promener jusques à midi.

A notre retour, nous avons trouvé Charles qui nous attendoit dans le salon d'en bas. Nous en avons été surpris, parce qu'il ne nous avait pas dit qu'il voulût sortir de sa chambre. Il avoit encore un peu souffert en descendant

l'escalier. Mais le plaisir d'aller un peu plus près au-devant de son papa et de sa maman, valait bien, nous a-t-il dit, une petite douleur. Il avait fait avancer l'heure du dîner, afin que nous fussions plutôt libres pour recevoir ses parens. Avec quelle vîtesse il a volé sur le perron, lorsque nous avons entendu la voiture entrer dans la cour! Avec quelle joie il s'est précipité dans les bras de son papa et de sa maman! Il ne pouvoit s'en arracher pour nous faire place. Vous auriez été émerveillée de voir avec combien de grace et de respect il a donné la main à sa mère pour la conduire dans le salon. Cela m'a fait penser à la joie que je ressentirai, ma chère maman, lorsque je retournerai auprès de vous. Oh! elle sera bien aussi vive que celle de Charles, je vous en réponds. Mais il faut que je vous rapporte un entretien qu'il vient d'avoir tout-à-l'heure avec son frère. Vous jugerez s'il est à sa louange, sans que j'aie besoin de vous en prévenir.

Monsieur et madame Grandisson étoient montés dans leur appartement, pour quitter leur habit de voyage: et nous, Edouard, Charles, Emilie et moi, nous étions restés dans le salon. Charles a prié sa sœur de nous jouer une pièce sur son clavecin. Emilie l'a fait de bonne grace: mais à peine a-t-elle eu commencé, que nous avons entendu une porcelaine tomber, et se briser en mille morceaux.

ÉDOUARD.

Ah! voilà encore une porcelaine brisée! Ces domestiques sont de grands lourdauds!

CHARLES.

Ne les accuse pas si vîte, mon frère. Nous ne savons pas si l'accident est arrivé par leur faute.

ÉDOUARD.

Je sais que la pièce est en morceaux. Ces gens-là traitent les meubles comme s'ils ne coûtoient rien.

Charles

CHARLES.

Je vais voir. J'imagine que le mal ne sera peut-être pas si grand.

ÉDOUARD.

Veux-tu parier, Emilie, qu'il trouve encore le secret d'excuser le coupable ?

ÉMILIE.

Il fera fort bien, mon frère. N'es-tu pas bien aise, lorsque tu as fait quelque faute, que l'on parle pour toi ? Combien de punitions Charles ne nous a-t-il pas sauvées à l'un et à l'autre ! Mets-toi à la place du pauvre domestique.

ÉDOUARD.

Tu vas voir. Charles va le soutenir ; comme si rien n'étoit arrivé.

ÉMILIE.

Charles ne ment jamais. Il saura s'y prendre d'une autre manière.

ÉDOUARD.

Le voici qui revient. On diroit à sa mine que c'est lui qui a fait le mal.

ÉMILIE.

Cela prouve qu'il a un bon cœur.

ÉDOUARD, *à Charles.*

Eh bien ! qu'est-ce donc ? Avois-je tort de dire que la pièce est en morceaux ?

CHARLES.

Je n'ai jamais dit le contraire. C'est une assiette de porcelaine.

ÉDOUARD.

Tu en parles comme si ce n'étoit rien.

CHARLES.

Quand le mal seroit encore plus considérable, il faudroit toujours prendre son parti.

ÉDOUARD.

Si j'étois à la place de maman, je ferois bien payer le dommage à ce mal-adroit.

CHARLES.

Ce seroit un peu dur pour un domestique, qui n'a que ses gages pour s'entretenir.

ÉDOUARD.

Cela lui apprendroit à être plus attentif.

CHARLES.

Mais, Edouard, n'as-tu jamais fait de mal-adresse, et es-tu bien sûr que tu n'en feras jamais ?

ÉMILIE.

Quand ce ne seroit que de jeter de l'eau bouillante sur les jambes.

ÉDOUARD, *à Emilie.*

Pourquoi te mêler de ce qui ne te regarde pas ? (*à Charles*) Si je casse quelque chose, au moins c'est notre bien.

CHARLES.

Je te demande pardon, mon cher Edouard. Le bien de nos parens n'est pas à nous. Nous ne possédons rien encore.

ÉDOUARD.

Si jamais tu deviens maître, je vois que tes domestiques pourront briser tout ce qu'ils voudront.

CHARLES.

Tout ce qu'ils voudront, dis-tu ? Je ne crois pas qu'il y ait des domestiques qui brisent quelque chose de gaîté de cœur. C'est toujours par un accident; et, à ce titre, il me semble qu'ils doivent trouver grace.

ÉDOUARD.

Voilà une bonté rare, sans contredit. Un valet mal-adroit ne fera jamais de mal chez toi.

CHARLES.

Je l'espère. J'aurai soin de ne pas prendre de gens mal-adroits à mon service. Je mettrai tous mes soins à les bien choisir. Cependant, si l'un d'eux venoit à casser quelque chose, je le lui pardonnerois, comme si je l'avois fait moi-même.

ÉDOUARD.

Mais il me semble que mon papa et maman doivent être informés lorsqu'il se brise quelque chose chez eux ?

CHARLES.

Aussi mon dessein est-il de les en instruire, mais en même temps de demander grace pour le coupable.

ÉDOUARD.

Et qui est-il ? Est-ce John ? est-ce Arthur ?

CHARLES.

Ni l'un, ni l'autre. Si je te disois que c'est toi, mon frère ?

ÉDOUARD.

Moi ? Oh ! voici du nouveau.

CHARLES.

Lorsque tu es allé te promener ce matin, n'as-tu pas donné la pâtée à manger à ton chien dans une assiette de porcelaine, et n'as-tu pas mis cette assiette dans l'office sur un ban de bois ?

ÉDOUARD.

Cela est vrai ; mais que s'ensuit-il ?

CHARLES.

Le domestique est allé chercher ce banc sans lumière, et, en le prenant, il a fait tomber l'assiette qui étoit dessus.

ÉDOUARD.

Eh bien ! est-ce ma faute ? Quel besoin avoit-il d'aller fureter dans les ténèbres ?

ÉMILIE.

C'est ce qu'il fait tous les jours. Va, mon frère, tout le mal vient de toi. L'assiette n'étoit pas à sa place ; et le domestique ne pouvoit pas deviner qu'elle fût sur un banc.

ÉDOUARD.

Vous parlez toujours, mademoiselle, de ce qui ne vous regarde pas. Mais écoute, Charles : papa et maman n'ont rien entendu ; ils ne s'aviseront pas de trouver à dire à cette assiette.

CHARLES.

Comment donc, Edouard ? Tu voulois tout-à-l'heure que nos parens fus-

sent informés de l'accident ; et tu veux à présent leur en faire un mystère, parce que tu en es la cause ? Cela n'est pas juste. Tu en obtiendras facilement ton pardon : le cas est bien graciable. Vois maintenant, mon frère, si nous devons vouloir tant de mal à un domestique de quelque légère étourderie, puisque nous en sommes si souvent coupables nous-mêmes ?

Charles avoit à peine fini, que monsieur et madame Grandisson sont descendus. Il leur a raconté l'aventure de la porcelaine avec tant d'agrément, d'esprit et de gentillesse, qu'il y a eu plus à rire qu'à se fâcher. Edouard a été enchanté de se voir si bien tirer d'affaire. O maman ! qu'on est heureux d'avoir un frère tel que mon ami ! J'espère bien que je trouverai aussi un bon avocat dans ma petite sœur, si j'avois jamais besoin de son éloquence pour me justifier de quelque faute auprès de vous.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 22 août.

Je n'ai pas aujourd'hui de nouvelles à vous dire, ma chère maman; mais j'espère avoir demain des choses bien intéressantes à vous apprendre. C'est le jour de naissance de Charles. Edouard m'a dit que nous nous amuserions comme des rois, parce que son frère a coutume de donner ce jour-là une fête à tous les jeunes gens de notre âge qui demeurent dans les environs. Emilie prétend, au contraire, qu'il n'invitera personne cette année, et qu'il a déjà résolu d'employer l'argent que son père lui donnera pour sa fête à acheter des livres amusans et instructifs. Je voudrois bien qu'il prît ce parti. La compagnie se retire lorsque la soirée est finie, au lieu que les livres restent toujours avec nous.

Je ne crois pas trahir sa confidence, en vous disant qu'il élève en secret un joli serin de Canarie pour le donner à sa sœur, jusqu'à ce qu'elle ait reçu celui que sa tante lui doit envoyer. Il l'accoutume depuis quelques jours à venir manger dans sa main, et à voler hors de sa cage. Emilie ne s'attend pas à ce cadeau; elle sera bien surprise en le recevant. Le serin commence déjà à répéter joliment son nom. Je veux aussi en élever un qui me répète sans cesse le vôtre et celui de ma sœur. Je n'en ai pourtant pas besoin pour penser à vous. C'est le plaisir que je me donne lorsque je veux me trouver aussi heureux que je puis l'être, étant si éloigné de ce que j'aime le plus dans l'univers.

Guillaume D*** a sa mère.

Le 24 août.

O ma chère maman ! que vous allez être contente de mon ami ! Il n'a point donné de fête à ses jeunes voisins avec l'argent qu'il a reçu de son père. Il ne l'a pas employé non plus à acheter des livres. Il en a fait un bien autre usage. Mais il faut d'abord que je vous rapporte un entretien qu'il a eu avec son papa.

Nous nous étions levés ce matin de fort bonne heure. Notre coutume est de lire tous les jours une ou deux histoires de l'ancien Testament avant de descendre pour déjeûner. M. Grandisson est entré dans la chambre au milieu de notre lecture. Charles s'est levé aussitôt de sa chaise pour saluer son père, et lui baiser la main.

CHARLES.

Je vous souhaite le bon jour, mon papa. Avez-vous bien reposé cette nuit?

M. GRANDISSON.

Très-bien, mon fils; et toi aussi, à ce que je vois? Mais continue, je te prie: je ne veux pas te troubler dans ta lecture.

CHARLES.

Je craindrois, mon papa, qu'il ne fût pas décent de lire devant vous, lorsque vous me faites l'honneur de me rendre visite.

M. GRANDISSON.

Le devoir doit passer avant tout. J'aurai du plaisir à t'entendre.

CHARLES.

Je suis prêt à vous obéir.

Il est allé chercher un fauteuil pour son père, et il a repris sa lecture à haute voix. Lorsqu'elle a été finie, M. Grandisson lui a témoigné combien il étoit content de sa manière de lire.

C'est un talent beaucoup plus difficile à acquérir qu'on ne pense, a-t-il ajouté. La plupart des lecteurs, sans prendre garde au sens de ce qu'ils lisent, prononcent les mots en nasillant ou en chantant, et cela est fort pénible pour ceux qui les écoutent. On doit lire particulièrement l'histoire d'un ton naturel et sans affectation, comme si l'on faisoit soi-même le récit. Mais c'est aujourd'hui ton jour de naissance, et je suis monté pour te faire mon compliment.

CHARLES.

Je vous remercie, mon papa. Permettez que je vous embrasse, et que je vous exprime ma reconnoissance. Ce jour rappelle à mon souvenir tout ce que je dois à vos tendres soins et à ceux de ma chère maman.

M. GRANDISSON.

Nous en sommes déjà récompensés par ta bonne conduite. Continue, mon cher fils, à remplir tes devoirs; et puisse

le

le ciel mettre le comble aux graces qu'il nous accorde, en nous rendant témoins de ta félicité !

CHARLES.

Je vais travailler avec une nouvelle ardeur à me rendre digne de ce vœu. Daignez toujours m'honorer de vos sages leçons, et je tâcherai de ne rien négliger pour les suivre. Mais, mon papa, avant de commencer une nouvelle année de ma vie, j'ai besoin de votre pardon pour toutes les fautes que j'ai pu commettre dans les précédentes.

M. GRANDISSON.

Je ne me souviens pas d'avoir reçu de ta part aucun sujet de reproche. J'aime à te rendre ce témoignage, non pas pour s'énorgueillir, mais pour t'encourager dans le bien. Ce jour est un jour de bonheur; je veux que tu le passes dans la joie. Je te donne ce que tu trouveras dans ce papier, pour l'employer, si tu le veux, à donner une

fête à tes meilleurs amis. Il est déjà près de neuf heures. Achève de t'habiller, et descends avec Guillaume. Ta mère nous attend. Adieu, je vais vous annoncer.

O maman! qu'il est doux de se rendre digne de l'affection d'un bon père! comme M. Grandisson paraissoit enchanté de son fils! Des larmes de joie et de tendresse nageoientdans ses yeux. Mais aussi qu'il doit être cruel pour de braves parens d'avoir des enfans indignes de leur amour! Oh! je veux toujours suivre l'exemple de mon ami. Dieu même doit l'aimer. Que j'aurois encore de choses à vous dire, si ma lettre n'étoit déjà trop longue! Mais vous n'en perdrez rien: je vous les garde pour en commencer une autre demain en me levant. Que je voudrois être auprès de vous, pour vous exprimer combien je vous aime! j'ai toujours peur que mes lettres ne vous le disent pas assez. Oh! si ma petite sœur pouvoit vous le dire à ma place, elle qui a le bonheur

de vous embrasser ! Oui, maman, recevez mes caresses dans les siennes. Nous ne faisons qu'un cœur à nous deux, pour vous mieux chérir.

Guillaume D*** a sa mère.

Le 25 août.

Je vais commencer cette lettre, ma chère maman, à l'endroit où je finis celle d'hier.

Avant de descendre pour déjeûner, Charles ouvrit le papier que venoit de lui donner son père. Il y trouva quatre guinées. Jamais il ne s'étoit vu tant d'argent à la fois. Il réfléchit un peu en lui-même. Guillaume, me dit-il enfin, je voudrois bien savoir ta pensée. Il y a ici aux environs peu de jeunes gens dont la société puisse nous faire plaisir. Ils sont la plupart si turbulens, que leur commerce en devient insupportable. Le jeune Friendly est le seul dont le caractère soit d'accord avec le mien, et il est parti depuis trois jours pour Londres avec sa mère. Que me conseilles-tu de faire de mon argent? Si j'étois à

ta place, lui dis-je, je le garderois pour en acheter quelque chose d'utile. Trois ou quatre heures de jeux ou de danse sont bientôt écoulées, au lieu que des estampes ou des livres nous amuseroient tous les jours; mais, reprit-il, cela ne te fera-t-il aucune peine que nous passions la soirée à nous amuser tout seuls, comme à l'ordinaire? Non, sûrement, lui répondis-je, ta société me suffit pour être heureux. En ce cas-là, répliqua-t-il en m'embrassant, je pourrai suivre ma première idée; et, à ces mots, nous nous trouvâmes à l'entrée du salon. Madame Grandisson embrassa son fils avec toute la tendresse imaginable, et lui souhaita une heureuse fête. Après le déjeûner, nous restâmes seuls avec M. Grandisson. Charles prit la main de son père, et lui dit:

Puis-je vous demander une chose, mon papa?

M. GRANDISSON.

Quoi donc, mon fils?

CHARLES.

Jugez-vous absolument essentiel que je donne une fête à mes jeunes voisins ?

M. GRANDISSON.

Cela ne dépend que de toi.

CHARLES.

Je puis donc faire ce qu'il me plaira de l'argent que vous avez eu la bonté de me donner ?

M. GRANDISSON.

Oui, mon fils.

CHARLES.

Cela étant, je sais bien comment célébrer ma fête.

M. GRANDISSON.

Veux-tu me mettre dans ta confidence.

CHARLES.

Je ne demande pas mieux, mon papa. Je crains cependant que vous e désapprouviez mon projet.

M. GRANDISSON.

Non, mon fils, tu peux parler en toute sûreté. Je ne t'ai jamais vu faire un mauvais usage de ton argent. Tu es libre d'en faire telle disposition que tu voudras : je l'approuve d'avance. Voyons, que veux-tu acheter ?

CHARLES.

Je vous demande pardon, mon papa; je n'ai besoin de rien. Graces à vos bontés, j'ai de tout en abondance. Je veux seulement que l'on se réjouisse à ma fête; mais savez-vous qui j'ai choisi pour la célébrer ? ce sont les pauvres de notre voisinage. Je me suis fait donner une liste de toutes les honnêtes familles qui sont dans la nécessité. Combien ces pauvres malheureux se réjouiront du petit festin que je leur prépare ! Les fils de nos riches voisins, que j'aurois pu inviter, ont du superflu en tout, aussi bien que moi, et ceux que je veux régaler aujourd'hui sont quelquefois des jours entiers sans pain. Comme

ils seront joyeux du bon repas que je leur ferai faire ! leur bonheur me fera plus de plaisir que tous les jeux auxquels j'aurois pu me livrer avec mes camarades ; mais c'est toujours à condition que cela ne vous déplaise point, mon papa.

M. GRANDISSON.

As-tu pensé, mon cher fils, que cela pourrait me déplaire ? Non, non, j'approuve en tout ce dessein généreux. Ta quatorzième année, que tu commences si bien, ne peut amener pour toi que des jours pleins de bonheur. La bonté de ton cœur ne restera pas sans récompense.

CHARLES.

Hé, mon papa ! je ne fais en cela que remplir mon devoir. Combien de graces n'ai-je pas reçues du ciel dans l'année qui vient de s'écouler ? N'est-il pas juste que j'en rende quelque chose à mes semblables ?

M. GRANDISSON.

Embrasse-moi, mon fils, et cours

accomplir ton louable dessein. Tu peux donner tes ordres aux domestiques. Je vais leur dire de t'obéir.

Que dites-vous de cela, ma chère maman ? Oh ! si j'étais aussi riche que M. Grandisson, je vous donnerois tout, maman, à vous et à ma petite sœur. Puis je vous en demanderois une petite partie, pour être bienfaisant comme mon ami.

Guillaume D*** a sa mère.

Le 27 août.

C'est hier, ma chère maman, que Charles donna son repas aux pauvres habitans de la paroisse. Ils eurent un bon rôti, du riz et des légumes. Jamais je n'ai eu tant de plaisir que de voir manger ces bonnes gens. La reconnoissance et la joie étoient peintes sur leur physionomie. Ils burent d'excellente bière à notre santé, toujours avec ce refrain : Vive Charles Grandisson! Charles avoit souvent les yeux baignés de larmes de plaisir. Pendant le repas, il s'apperçut qu'un pauvre homme, presque aveugle de vieillesse, n'étoit pas assez bien servi à sa fantaisie. Il fit venir le fils du fermier, qu'il plaça près de lui, en disant : Ayez soin de ce bon vieillard. C'est le plus cher de mes convives. Je veux le voir manger de bon appétit. Mon père, lui dit-il, vous

avez la première place dans mon repas. Il faut que ces jeunes gens honorent votre vieillesse, pour qu'on les honore à leur tour, quand ils seront comme vous.

Quand le repas fut fini, Charles partagea entre eux le reste de son argent. Oui, maman, il leur donna tout ce qu'il avoit reçu de son père. Vous imaginez quelles bénédictions on répandit sur lui. Il en fut si attendri, qu'il ne put y tenir plus long-temps. Il me prit par la main, et nous nous en allâmes sans pouvoir prononcer une parole. Ce ne fut qu'en rentrant à la maison qu'il me dit : Hé bien ! mon ami, peut-il y avoir un plus grand plaisir que de soulager les malheureux ? Oh ! non, lui répondis-je en lui sautant au cou, tu ne pouvois me donner une fête plus agréable. Mon cœur étoit aussi ému que le sien. Hélas ! pensois-je en moi-même que les pauvres sont à plaindre ! Ils manquent souvent des premiers besoins de la vie, tandis que nous som-

mes assis tous les jours à une table couverte de friandises, où notre embarras n'est que de choisir ce qu'il y a de plus délicieux. J'en serai d'autant plus reconnoissant envers le ciel, de qui nous tenons ces faveurs, et j'en aurai d'autant plus de pitié pour ceux qui souffrent l'indigence. Oui, mon plus grand plaisir sera de les soulager, à l'exemple de mon ami.

Après le dîner, nous allâmes faire une petite promenade. Nous croyions passer le reste de la soirée entre nous, dans nos amusemens ordinaires. Quelle fut notre surprise, en arrivant à la maison, d'y trouver une nombreuse compagnie ! M. Grandisson avoit invité les gentilshommes du voisinage et leurs enfans à venir célébrer avec lui la fête de son fils. Nous eûmes un joli concert, et ensuite un bal. Charles et sa sœur y firent des merveilles. Que j'aurois desiré savoir, comme eux, chanter et toucher du clavecin ! Mais, vous le savez, maman, ce n'est pas ma faute.

Je n'ai pas eu de maîtres : vous n'étiez pas en état de m'en donner. Aujourd'hui que je veux partager les leçons de mes amis, je vais en profiter si bien, que je puisse un jour les égaler pour vous plaire.

Je suis obligé de finir ici cette lettre, ma chère maman : on vient de m'appeler pour aller faire un tour dans la campagne. J'espère que cette promenade sera fort agréable, et j'aurai soin de vous en rendre compte. Mais j'allois oublier de vous dire que Charles fit hier présent à sa sœur de son joli serin, pour lui payer le bouquet qu'elle venoit de lui donner. Emilie est déjà fort bien avec son oiseau. Il siffle pour elle de jolis airs que Charles lui a appris sur sa serinette. Je n'ai jamais vu de petite bête si drôle. Je voudrois que ma sœur vît tout le soin qu'en prend Emilie. Mais j'aimerois mieux encore être auprès d'elle pour l'embrasser, car je serois aussi auprès de vous, ma chère maman.

GUILLAUME D*** A SA MERE.

Le 27 août.

Nous n'avons pas eu hier autant de plaisir que nous l'avions pensé, ma chère maman. Le temps étoit assez beau lorsque nous sortîmes; mais il commença bientôt à tomber une grosse pluie, en sorte que nous fûmes obligés d'entrer dans une mauvaise auberge pour laisser passer l'orage. Edouard grognoit entre ses dents; Emilie étoit triste, et, s'il faut vous l'avouer, je n'étois pas trop content moi-même. Charles, qui sait toujours prendre son parti, étoit le seul que ce contre-temps n'eût pas affecté, comme vous allez le voir par notre entretien.

ÉDOUARD.

Il est bien malheureux que cette pluie soit venue. Nous ne pourrons plus avoir de plaisir.

CHARLES.

Nous prendrons ici le thé. La pluie cessera peut-être ; sinon il sera facile d'envoyer chercher la voiture pour que ma sœur n'aille pas dans l'humidité.

ÉMILIE.

Je te remercie, mon frère. Mais j'aimerois bien mieux qu'il fît sec.

CHARLES.

Je le conçois. Ta promenade en seroit plus agréable. Mais notre jardinier desiroit ce matin la pluie, parce que les plantes et les arbres en ont un grand besoin. De ses vœux ou des tiens, lesquels méritent le plus d'être exaucés ?

ÉDOUARD, *avec un sourire moqueur.*

Ceux du jardinier, sans doute ?

CHARLES.

Oui vraiment ; car s'il ne pleuvoit pas, les arbres auroient beaucoup à souffrir de la sécheresse. Et ne serois-tu pas bien fâché s'il ne venoit pas de

fruit? Que deviendroient les malheureux, si la chaleur étouffoit le blé sur la terre, et que la disette des moissons fît renchérir le pain.

ÉMILIE.

Oh! ils seroient bien à plaindre.

CHARLES.

Réjouis-toi donc de la pluie qui détourne d'eux ce malheur. Tu y trouveras d'autres plaisirs toi-même; tu verras comme la verdure paraîtra demain plus fraîche et plus brillante, comme les fleurs de notre parterre auront repris de nouvelles couleurs.

ÉMILIE.

Allons, voilà qui est fait. Je ne me fâche plus contre la pluie. Elle n'a qu'à tomber, sans craindre que je m'en formalise.

ÉDOUARD.

Un jour de moins ne faisoit pas grand'chose. Il auroit bien mieux valu qu'elle ne fût arrivée que cette nuit

ou demain. Nous aurions pu nous promener aujourd'hui.

CHARLES.

Ceux qui se mettront cette nuit ou demain en voyage, aiment mieux qu'elle tombe à présent. Pourquoi veux-tu que le temps se gouverne de préférence à ta fantaisie ?

ÉMILIE.

Charles a raison. Nos desirs sont si contraires les uns aux autres, qu'il n'est pas possible que tout le monde soit satisfait.

CHARLES.

Crois-moi, nous serions bien malheureux, si toutes nos prières étoient exaucées. Et, pour en revenir au temps qu'il fait, qu'est-ce que c'est que de nous priver pour un jour de nos plaisirs, en comparaison du bien que cette pluie va produire pour les autres et pour nous-mêmes ?

ÉMILIE.

Mais regarde les pauvres oiseaux ! Je les plains.

CHARLES.

Ils sauront bien se mettre à l'abri, si la pluie leur déplaît. D'ailleurs, à ce que dit mon papa, leurs plumes ont une espèce d'huile qui les empêche de se mouiller.

ÉMILIE.

Ah ! j'en suis bien aise. Il me semble que tout est arrangé bien sagement.

La pluie ne fit que devenir plus forte. Heureusement madame Grandisson ne nous avoit pas oubliés; et nous vîmes arriver la voiture qui venoit à notre rencontre. Nous fûmes bientôt de retour à la maison. Emilie alla s'amuser avec son serin. Charles et moi nous fîmes une partie de volant, pour remplacer l'exercice de la promenade. Pour Edouard, il fut toujours grognon, et il ne sut s'imaginer autre chose pour se consoler, que de tracasser son chien. C'est une bonne leçon qu'il me donne. Je vois que, lorsqu'on prend de l'humeur à la moindre con-

tradiction qu'on éprouve, on court le risque d'être souvent malheureux. Allons, je tâcherai de m'accommoder de mon mieux à tous les contre-temps qui pourront m'arriver. Il en est un pourtant qui me paroît toujours bien sensible, c'est de vous tendre les bras sans pouvoir vous embrasser, vous, ni ma petite sœur. Je pense mille fois par jour que vous me tendez aussi les vôtres. Mais, helas! nous ne pouvons nous atteindre que par nos sentimens. Eh bien! qu'ils soient assez vifs et assez tendres pour nous réunir.

GUILLAUME D*** A SA MERE.

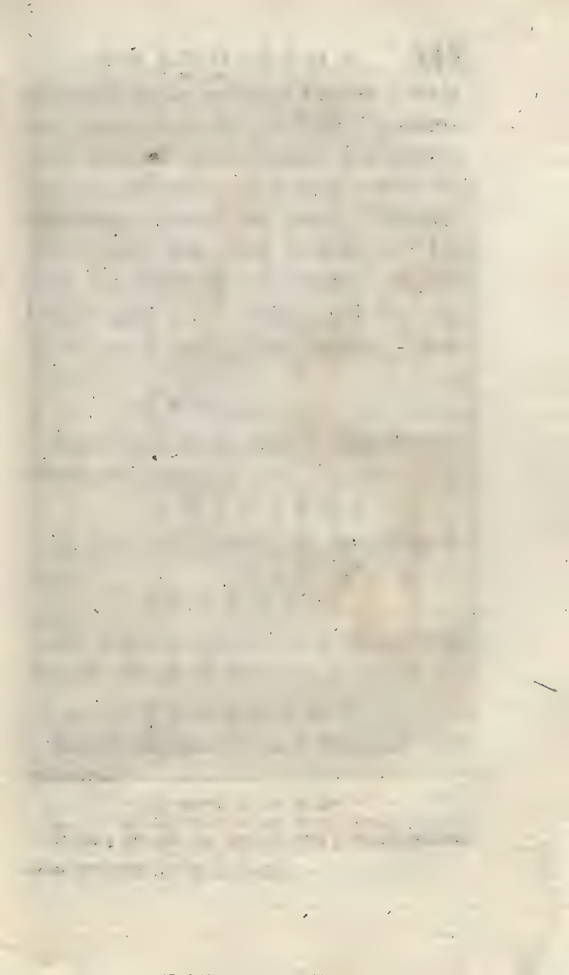
Le 29 août.

IL faut, ma chère maman, que je vous raconte une drôle d'histoire qui nous est arrivée hier au soir.

Il y avoit à peine une demi-heure que nous étions couchés, lorsque nous entendîmes un grand bruit. Qu'est cela, dis-je à mon ami ? Je ne sais, me répondit-il. Ce sont peut-être des voleurs, repris-je ? Et au même instant nous entendîmes Edouard pousser un cri aigu. Charles sauta aussitôt de son lit, prit quelques légers vêtemens ; et, saisissant son épée : Suis moi, Guillaume, me dit-il. C'est dans la chambre d'Edouard. J'allumai un flambeau à notre lampe de nuit, et nous montâmes dans la chambre de son frère pour voir ce que cela pouvait être. Charles ne



Que t'est-il donc arrivé, mon frere ?





montroit pas la moindre frayeur ; mais moi, pour vous dire la vérité, je tremblois de tout mon corps. En entrant dans la chambre d'Edouard, nous le trouvâmes étendu à terre, couvert d'une table qui étoit tombée sur lui avec ses livres et ses papiers. Après l'avoir aidé à se relever, Charles lui dit : Que t'est-il donc arrivé, mon frère?

ÉDOUARD.

Je n'en sais rien ; mais je viens d'avoir une terrible peur.

CHARLES.

Et par quel hasard te trouves-tu à terre ?

ÉDOUARD.

Je vais te le dire ; mais laisse-moi un peu revenir à moi.

GUILLAUME.

As-tu vu quelqu'un ? Sont-ce des voleurs ?

ÉDOUARD.

Non, je ne le crois pas ; mais je ne sais encore ce que c'est.

CHARLES.

Et pourquoi as-tu poussé un cri si affreux ?

ÉDOUARD.

Tu en aurois bien fait autant si tu avois été à ma place. Je ne sais comment je suis tombé du lit. C'est un esprit qui m'a poussé.

CHARLES.

Y penses-tu, Edouard ?

ÉDOUARD.

Il revient un esprit, te dis-je.

CHARLES.

Je craignois qu'il ne te fût arrivé quelque chose de fâcheux. Je vois à présent que ce n'est plus qu'un sujet de rire. Mais te voilà tout effaré. Guillaume est aussi tout hors de lui-même. Je vais vous chercher un peu d'eau de mélisse. Il est à propos d'en prendre quelques gouttes.

ÉDOUARD.

Ne descends pas tout seul. Appelle un domestique.

CHARLES.

Je n'en ai pas besoin. Gardons-nous de faire du bruit, de peur que mon papa et maman ne se réveillent.

GUILLAUME.

Est-ce que tu oseras parcourir la maison sans avoir personne avec toi ?

CHARLES.

Et pourquoi non, mon ami ? Que veux-tu que je craigne ?

ÉDOUARD.

Je ne suis pas plus poltron que toi, et cependant je n'oserois en faire autant. Ecoute donc, Charles.

GUILLAUME.

Bon ! Il est déjà loin. Il est sorti d'un air délibéré. Franchement, il a bien du courage. Mais, Edouard, comment la chose est-elle arrivée ?

ÉDOUARD.

Je te le dirai quand Charles sera revenu.

GUILLAUME.

Tiens, le voici déjà de retour?

ÉDOUARD.

N'as-tu rien vu, mon frère?

CHARLES, *avec un sourire.*

Je te demande pardon. J'ai vu l'allée, l'escalier, mon armoire, et cette bouteille. Allons, prenez un peu de cette eau fortifiante, elle vous donnera du courage pour attendre l'esprit.

ÉDOUARD.

Je te prie de ne point badiner là-dessus.

CHARLES.

Pourquoi non? C'est justement avec les esprits qu'il faut badiner.

GUILLAUME.

C'est que tu ne crois pas qu'il en revienne.

CHARLES.

Il est vrai. Mais dis-nous un peu, Edouard, par quelle aventure sommes-

nous

nous tous les trois hors de notre lit à l'heure qu'il est ? Et d'abord qui t'a fait sortir du tien ?

ÉDOUARD.

C'est l'esprit, te dis-je.

CHARLES.

C'est plutôt un rêve que tu auras fait.

ÉDOUARD.

Non, certes, j'étois bien éveillé.

CHARLES.

Raconte-moi donc ton histoire.

ÉDOUARD.

La voici. Tu sais que je n'aime pas à dormir avec de la lumière dans ma chambre. Je venois d'éteindre mon flambeau et de me mettre au lit, lorsque j'ai entendu marcher doucement sur le plancher. Je me suis relevé sur mon séant; et, en écartant le rideau, j'ai vu clairement dans ce coin deux

lumières qui étaient tantôt grandes et tantôt petites, et qui se remuoient.

CHARLES.

C'est un éblouissement qui t'aura pris, sans doute.

ÉDOUARD.

Vraiment oui, un éblouissement! C'est une chose que j'ai vue comme je te vois.

CHARLES.

Eh bien! ensuite?

ÉDOUARD.

Je me suis tenu tranquille, sans oser souffler. Alors les lumières se sont éteintes, et j'ai entendu trotter dans la chambre, puis il s'est fait un bond violent contre la porte.

GUILLAUME.

Le seul récit me rend tout transi.

ÉDOUARD.

Charles a beau se tenir ferme, il auroit été aussi troublé que moi.

CHARLES.

Mais pourquoi n'as-tu pas appelé pour demander de la lumière ?

ÉDOUARD.

Est-ce que je le pouvois ? L'oppression m'avoit fermé la bouche. Tout a demeuré tranquille un moment. Mais bientôt j'ai entendu quelqu'un se glisser contre le mur; et, tout de suite après, à la foible lueur de la lune, j'ai vu un grand fantôme blanc contre les rideaux de la fenêtre. Il paroissoit, de moment en moment, devenir plus grand et plus gros. J'ai mis la main sur mes yeux, dans la crainte de voir quelque chose d'effroyable, et j'ai voulu hasarder de descendre doucement du lit, et de m'esquiver hors de la chambre. Le fantôme, à ce qu'il m'a semblé, s'est mis à bondir, et il est venu droit à moi. Alors, dans ma frayeur, je suis tombé contre ma table, et je l'ai renversée sur moi en poussant un

cri qui est allé jusqu'à vous, Mais doucement, je crois l'entendre encore.

GUILLAUME.

Il me semble aussi que j'ai entendu remuer quelque chose près du bureau.

CHARLES.

Je parie que c'est un rat qui est caché dessous.

ÉDOUARD.

Mais un rat n'est pas blanc, et ce que j'ai vu est au moins aussi gros que notre chien de basse-cour.

CHARLES.

Nous n'avons qu'à chercher. S'il est ici, il faut bien qu'il se montre.

Charles se mit alors à fureter dans tous les coins. Il visita la ruelle, et regarda sous la commode, sous le secrétaire et sous le bureau. Voici l'esprit, s'écria-t-il enfin. Je l'ai trouvé. Et qu'est-ce que c'étoit que cet esprit? Oh! devinez, ma chère maman. C'é-

toit un gros chat blanc du fermier, qui sûrement s'étoit glissé à la dérobée dans la maison, et étoit monté dans la chambre d'Edouard. Il nous échappa alors à tous les trois un grand éclat de rire. Charles plaisanta fort joliment son frère sur sa crédulité; et le chat se sauva brusquement aussitôt qu'il vit la porte ouverte. Edouard sembloit confus de cette aventure. Je ne puis comprendre, dit-il, comment le chat a pu me paroître d'une grandeur si épouvantable. C'est le propre de la frayeur, répondit Charles, de nous représenter les choses tout autrement qu'elles ne sont en effet, et sur-tout de les grossir à notre imagination. — Mais les deux flambeaux, je les ai bien vus? — Je le crois. C'étoient les yeux du chat, qui te sembloient plus grands ou plus petits, selon qu'il ouvroit ou fermoit les paupières. Crois-moi, il en est de tous les esprits dont les sots se font peur, comme du chat de notre histoire. Lorsqu'on remonte à la cause, on voit qu'elle est toute naturelle. N 3

Après cette conversation, nous retournâmes nous coucher, et nous avons dormi fort tranquillement le reste de la nuit. Ce matin, à déjeûner, nous avons régalé monsieur et madame Grandisson de l'histoire de notre revenant. Ils ont donné des louanges à la résolution et au sang froid de Charles. Il est vrai que je n'ai jamais vu sa présence d'esprit en défaut. Pour Edouard et moi, nous n'avons pas été les derniers à rire de notre foiblesse. Je suis honteux, en vérité, de n'avoir pas eu plus de courage. J'espère que cette historiette amusera ma petite sœur, et qu'elle pourra lui donner, en pareille occasion, un peu plus de hardiesse que n'en a eu son frère.

Adieu, ma chère maman; vous ne m'écrivez pas aussi souvent que je le desire, et que j'en aurois besoin. Emilie me parle souvent de ma sœur. Elle voudroit savoir si vous en êtes toujours aussi contente. Donnez-moi de ses nouvelles, je vous en conjure, pour satis-

faire ma tendresse, et l'intérêt que ma jeune amie daigne prendre à une petite personne que j'aime tant. Je l'embrasse par votre bouche, pour lui faire mieux sentir toute l'affection que j'ai pour elle.

Madame D*** a son fils.

Le 6 septembre.

Je suis fort sensible, mon cher fils, au tendre reproche que tu me fais de ne te pas écrire assez souvent. Je n'aurois point d'occupation plus agréable, si j'étois libre de m'y abandonner. Mais tu dois aisément concevoir combien mon temps est rempli par tous les détails de mon ménage, et sur-tout par les soins qu'exige de moi ta petite sœur. Je suis obligée de l'instruire moi-même, puisque je ne suis pas assez fortunée pour lui donner les maîtres dont elle auroit besoin. Il est vrai que je me trouve bien dédommagée de mes peines par ses heureuses dispositions. Elle apprend tout avec la plus grande facilité : rien ne rebute son courage; et je suis chaque jour étonnée des pro-

grès que fait son intelligence. Ses sentimens ne me donnent pas moins de satisfaction. Il seroit difficile d'avoir un cœur plus droit et plus sensible. Tout ce que tu m'écris de temps en temps sur Emilie, lui fait infiniment de plaisir. La jolie lettre que cette charmante demoiselle écrivit à sa mère au sujet des pauvres incendiés, et dont tu m'as envoyé copie, a fait la plus vive impression sur ta sœur. Elle ramène chaque jour la conversation sur ce chapitre. O ma chère maman, me disoit-elle hier, si j'avois été riche, j'aurois bien fait comme Emilie. Qu'elle doit avoir eu du plaisir à secourir ces pauvres demoiselles Falston ! Oui, ma fille, lui répondis-je, elle a dû être bienheureuse, et je le suis aussi de voir que tu sais prendre part aux peines des autres. C'est une preuve que tu as un bon cœur; et tu mérites, par ces sentimens, que les autres prennent aussi du plaisir à partager tes chagrins. Ces dispositions affectueuses sont nécessaires

entre les hommes, pour se soulager mutuellement dans leurs peines. Ce que vous dites là, maman, est bien vrai, dit-elle. Lorsque j'ai du chagrin, et que mes petites amies en paraissent affligées, il ne m'en coûte pas la moitié tant pour me consoler; et puis encore il y a cela de bon, que je les en aime davantage, ce qui fait toujours plaisir. N'est-ce pas là, mon fils, un sentiment bien délicat, et d'une expression charmante par sa naïveté? Elle en a tous les jours de semblables, qui m'attendrissent jusqu'aux larmes.

Je ne suis pas moins touchée de ceux que tu me témoignes dans tes lettres. Je sens qu'ils viennent du fond de ton cœur, et je les recueille avec joie dans le mien. Ils adoucissent ma mélancolie. Je vois que je n'ai pas tout perdu sur la terre en perdant mon époux, puisque mes enfans me restent pour me chérir aussi tendrement que je les aime. Oui, c'est vous deux que je charge du soin de mon bonheur. Ce soin ne vous

sera pas pénible, puisqu'il me suffit de vous voir heureux par vos vertus.

Toutes les lettres que je reçois de madame Grandisson sont pleines des témoignages les plus avantageux sur ton compte. L'amitié qui nous unit, a sans doute un peu de part à ses éloges.

Cependant j'aime à croire que tu sens assez vivement le prix de ses bontés, pour ne rien faire qui puisse t'attirer des reproches sur ta conduite. Il te seroit bien honteux de les mériter, ayant continuellement sous les yeux un modèle aussi parfait que Charles. L'attachement qu'il a pris pour toi me flatte infiniment. On ne sent jamais une vive inclination pour ceux qui ne méritent point d'estime. Continue de suivre les bons exemples de ton ami. Un jeune homme, doué de qualités si nobles, doit t'inspirer une louable émulation, et ne peut répondre à sa tendresse qu'en cherchant à devenir digne de l'aimer.

Je vois que ton cœur souffre de ne pouvoir imiter sa bienfaisance. Il me

seroit bien doux de te mettre en état d'exercer cette touchante vertu. Cultives-la toujours dans ton sein, jusqu'au moment où la fortune te permettra de suivre des mouvemens aussi généreux. En attendant, mon fils, reçois le peu d'argent que je t'envoie. Je souhaiterois pouvoir t'en offrir davantage. Mais c'est tout ce que l'état de mes affaires laisse en ce moment à ma disposition. J'ai fait remettre à M. Grandisson tout ce qu'il a bien voulu avancer pour tes besoins. Ceci est uniquement destiné à tes plaisirs, et je suis sûre que tu sauras les trouver dans l'emploi le plus digne d'un cœur sensible et généreux. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse avec tous les transports d'une mère qui n'attend sa félicité que de la tendresse et des vertus de ses enfans.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 12 septembre.

Je vous remercie mille fois, ma chère maman, du cadeau que vous m'avez envoyé. Comment! vous dites que c'est peu de chose! Oh! non, permettez-moi de vous contredire; je trouve que c'est beaucoup. Vous n'êtes pas riche, il s'en faut, et vous me faites présent de deux guinées pour mes plaisirs! N'est-ce pas bien plus que si vous étiez dans l'opulence, et que vous m'eussiez donné dix fois davantage? Hélas! je crains que vous ne vous soyez mis dans la gêne pour m'enrichir. Cette pensée trouble la joie que j'aurois eue de recevoir des marques de votre bonté. Soyez au moins persuadée que je sens toute la valeur de ce don, et que je saurai en faire un

emploi dont vous ayez sujet d'être satisfaite.

Je vous avoue que j'ai senti un peu d'orgueil à instruire Emilie de ce que vous m'apprenez de ma petite sœur. Il me semble que je serois plus fier de ses perfections que de celles que je pourrais acquérir. Emilie m'a paru flattée que sa conduite ait mérité votre approbation. Elle devient tous les jours plus sensée et plus aimable. Puisque ma petite sœur fait si bien son profit de ce que je vous écris sur le compte de mon amie, je vais vous rapporter une autre aventure qui lui est arrivée. Franchement, il y a d'abord un peu de sa faute; mais la suite lui en fait trop d'honneur pour que je n'aie pas du plaisir à vous raconter la chose comme elle s'est passée. La pauvre enfant était hier dans le salon avec Edouard. Ils s'amusaient à jouer tour-à-tour de petits airs sur le clavecin. Vous saurez qu'il y a dans ce salon une armoire en laque, remplie des porcelaines les plus précieuses. Emi-

lie eut la curiosité de l'ouvrir, pour regarder des figures chinoises, dont on venoit de faire présent à M. Grandisson. Elle en prit une dans ses mains, afin de la considérer de plus près. Edouard, qui songe toujours à faire des malices, lui dit brusquement, pour l'attraper, qu'il entendoit descendre sa mère. Emilie, craignant d'être prise sur le fait, n'eut rien de plus pressé que de remettre la porcelaine dans l'armoire; mais, en retirant son bras avec précipitation, elle fit tomber une tasse, qui se rompit en mille morceaux. Elle fut saisie de consternation en voyant ce malheur. Elle savoit que cette tasse étoit du plus grand prix, et que sa maman la conservoit avec un soin extrême, parce qu'elle faisoit partie d'un service de déjeûner qui lui venoit de la meilleure de ses amies. Edouard quitta son clavecin au cri de douleur que laissa échapper Emilie; et voici l'entretien qu'ils eurent ensemble.

ÉDOUARD.

Vraiment, tu viens de faire là un beau chef-d'œuvre. Je ne voudrois pas être à ta place.

ÉMILIE.

O mon frère ! tu vois que je suis assez affligée. Ne m'effraie pas davantage, je t'en supplie ; donne-moi plutôt un bon conseil.

ÉDOUARD.

Quel conseil veux-tu que je te donne ? Quand tu irois chez tous les marchands, tu ne trouverois pas une tasse comme celle-là. Il n'y a d'autre moyen que de t'embarquer pour la Chine, afin d'y chercher sa pareille.

ÉMILIE.

Quel plaisir prends-tu à me tourmenter par tes railleries ?

ÉDOUARD.

Mais aussi, pourquoi fureter dans l'armoire ?

ÉMILIE.

Cela ne t'arrive jamais, n'est-ce pas ?

ÉDOUARD.

C'est de toi qu'il s'agit. Avois-tu besoin de toucher à cette porcelaine ?

ÉMILIE.

Il est vrai ; j'ai mal fait. Cependant si tu ne m'avois donné une fausse peur, je n'aurois rien cassé.

ÉDOUARD.

Ce déjeûner de porcelaine, qui faisoit tant de plaisir à maman, le voilà décomplété. Autant vaudroit qu'il n'en restât plus une seule pièce.

ÉMILIE.

Je donnerois tout au monde pour que cela ne fût pas arrivé.

ÉDOUARD.

Oh ! oui, désole-toi, cela t'avancera de beaucoup.

ÉMILIE.

O mon frère ! que tu es cruel, Charles ne me tourmenteroit pas ainsi.

ÉDOUARD.

Eh bien ! ne pleure pas davantage. Je vais te dire ce qu'il faut faire.

ÉMILIE.

Voyons, dis-moi cela, mon ami.

ÉDOUARD.

Personne au monde n'a entendu ce qui vient d'arriver. Nous n'avons qu'à ramasser les morceaux, et les mettre l'un à côté de l'autre dans l'armoire. Maman n'y regardera pas de ce matin. Pendant le dîner, tu pourras dire que tu as entendu des porcelaines tomber dans l'armoire. Je soutiendrai la même chose. Maman ira faire sa visite ; et, sans doute, elle imaginera que la porcelaine est tombée d'elle-même.

ÉMILIE.

Non, mon frère, voilà ce que je ne ferai point.

ÉDOUARD.

Et pourquoi donc ? Tu n'accuses personne.

ÉMILIE.

N'importe, c'est un mauvais expédient. Dire un mensonge, c'est pis encore que de casser la porcelaine.

ÉDOUARD.

A la bonne heure. Je te donne un moyen de sortir d'embarras. Tu ne veux pas en profiter; ce sont tes affaires.

ÉMILIE.

Hélas! que vais-je devenir?

ÉDOUARD.

Je crains pour toi; mais je suis bien bon de m'en mettre en peine. Tu ne demandes qu'à être punie.

ÉMILIE.

Oui, j'aime mieux être punie que de tromper maman. Je vais la trouver. Je lui dirai la faute que j'ai commise, et le malheur qui m'est arrivé. Je lui demanderai pardon, en lui promettant de ne plus toucher de ma vie à la clé de son armoire.

Emilie étoit prête à sortir, quand elle vit sa mère entrer dans la chambre. Elle s'arrêta toute déconcertée. Elle rougit, elle pâlit : son visage devint de toutes les couleurs ; et, avant de pouvoir dire un seul mot, il lui échappa un torrent de larmes. Elle s'attendoit à recevoir de vifs reproches. Quelle fut sa surprise, lorsque madame Grandisson, qui avoit tout entendu, la prit tendrement dans ses bras, et lui dit en la caressant : Tu es une bonne fille, ma chère Emilie. Je ne sais pas ce que tu as brisé; mais, quand ce seroit le morceau le plus précieux, je te le pardonne en faveur de ta franchise et de ta confiance. Pour vous, monsieur, continua-t-elle en s'adressant à Edouard, montez dans votre chambre pour y méditer sur la leçon que votre jeune sœur vous a donnée. Vous êtes bienheureux que votre père n'en soit pas instruit. Il seroit plus sévère que moi. Allez, et rougissez de votre menterie. Je vois que je ne puis plus compter désor-

mais sur vos paroles, et que je puis toujours m'en rapporter à celles de ma fille.

Vous voyez, maman, combien Emilie fut récompensée de n'avoir pas suivi les mauvais conseils d'Edouard; car elle auroit payé cher son mensonge, puisque madame Grandisson avoit tout entendu. Le récit de cette aventure ne sera pas, je crois, inutile à ma petite sœur. Ce n'est pas que je la soupçonne d'avoir jamais l'idée de vous tromper; que le ciel m'en préserve! mais c'est un nouvel encouragement pour persister dans les bons principes qu'elle a reçus de vous. Ah! qu'elle est heureuse de pouvoir les recueillir de votre bouche! Hélas! il y a bien long-temps que je ne jouis plus de ce bonheur. La mer, en grondant, me sépare de ce que j'ai de plus cher au monde. Oh! quand pourrai-je vous embrasser! Quand pourrez-vous nous voir, ma petite sœur et moi, tous deux à vos genoux, pour vous témoigner à l'envi notre tendresse!

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 16 septembre.

O MA chère maman ! tout le monde est ici dans la plus grande consternation. Charles est sorti ce matin de bonne heure à cheval, suivi d'un domestique, pour aller rendre visite à un de ses amis à deux lieues du château. Eh bien ! il n'est pas encore de retour. Son père lui avoit recommandé d'être revenu avant cinq heures, et il en est déjà plus de neuf. Jamais il n'avoit désobéi aux ordres de ses parens. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque malheur. La nuit est fort sombre. Il fait un brouillard affreux. M. Grandisson vient de faire partir un valet de chambre pour avoir des nouvelles de son fils. Avec combien d'impatience j'attends son retour !

Onze heures.

Quelle désolation ! le valet de chambre est revenu de la maison où Charles est allé passer la journée. Charles en étoit parti avant quatre heures avec son domestique. Que sera-t-il devenu ? s'est-il égaré dans la forêt ? est-il tombé de son cheval ? Que sais-je ? des voleurs l'auront peut-être assassiné. O ciel ! madame Grandisson en mourra. Emilie ne fait que pleurer. Edouard court à grands pas, comme un fou, sur l'escalier et dans la cour. M. Grandisson cherche à consoler sa femme ; mais on voit bien qu'il est lui-même au désespoir. Il vient d'envoyer des hommes à cheval par divers chemins pour tâcher de retrouver le pauvre Charles. Si ce n'étoit la crainte d'abandonner son épouse dans la douleur où elle est plongée, il auroit déjà volé à la recherche de son fils. Oh ! si j'étois allé avec mon ami ! j'aurois du moins partagé tous ses périls. Madame

Grandisson a voulu que je restasse au château, à cause d'un petit rhume que j'ai. Si je l'en avois bien priée, elle m'auroit peut-être laissé partir avec lui. Je suis bien malheureux. Je ne sais comment je supporte mon chagrin. Je ne puis plus tenir la plume. Je ne vois pas ce que j'écris.

Une heure du matin.

Point de Charles encore. Personne ne s'est mis au lit. Comment pourroit-on reposer ? Les domestiques se tordent les bras de douleur. Edouard et Emilie crient sans cesse : O mon frère ! mon frère ! Et cela m'afflige encore davantage. Oh ! s'il étoit bientôt jour !

Six heures et demie du matin.

Dieu soit loué, maman, nous avons des nouvelles de Charles. Le domestique qui le suivoit vient de rentrer. Il n'est point arrivé d'accident à mon ami. Ce n'est point sa faute s'il nous a

causé tant d'inquiétudes. Il ne s'est laissé retenir si tard ni par négligence ni par le plaisir. Loin de mériter qu'on le blâme, il est bien digne des plus grandes louanges. Oh ! quand vous saurez son aventure ! Mais M. Grandisson veut absolument que nous allions tous nous reposer pendant quelques heures, pour nous remettre du trouble et de la fatigue que nous avons ressentis cette nuit. Il faut bien obéir. Adieu, maman, jusqu'à mon réveil. Mon premier soin sera de vous écrire. J'en serai debout deux heures plutôt.

Neuf heures.

Je vais tout vous raconter, ma chère maman, d'après le récit que nous en a fait le domestique.

Son jeune maître et lui s'étoient mis hier en route avant quatre heures, comme je vous l'ai marqué, pour être de retour au moment que M. Grandisson leur avoit prescrit. A peine avoient-

ils fait le quart du chemin, que le temps commença tout-à-coup à s'obscurcir. Il survint un brouillard si épais, qu'on ne pouvoit rien distinguer à six pieds de distance. Charles, qui est naturellement courageux, ne s'en mit point en peine. Ils continuoient leur route au grand trot, lorsqu'ils apperçurent au-devant de leurs pas un homme étendu sur le chemin. Qu'est ceci, dit Charles, en arrêtant son cheval ? C'est apparemment quelqu'un qui a trop bu d'un coup, reprit le domestique. Allons toujours, mon cher maître.

Non, reprit Charles : si c'est un homme pris de vin, il faut au moins le retirer de l'ornière, pour qu'une voiture ne l'écrase pas dans l'obscurité. Il n'avoit pas dit ces paroles, qu'il étoit déjà descendu de cheval. Quelle fut sa surprise, lorsqu'en s'approchant du malheureux, il apperçut un vieux officier en habit d'uniforme ! Il avoit à la tête une large blessure, dont le sang couloit

en abondance. Charles lui adressa la parole, mais il n'en reçut aucune réponse.

C'est un homme mort, s'écria le domestique, qui étoit aussi descendu de cheval.

Non, non, il vit encore, dit Charles. C'est qu'il est évanoui. O ciel! qu'allons-nous faire?

Que ferions-nous en effet, répondit le domestique? Il faut continuer notre chemin. Nous nous arrêterons au premier village, pour envoyer à son secours.

Que vous êtes impitoyable, John, reprit Charles avec vivacité! Avant que les personnes que nous pourrions envoyer fussent rendues ici, le pauvre blessé seroit déjà mort. Voyez combien de sang il a perdu. Attachez nos chevaux à ces arbres. Il faut nous-mêmes lui donner tous les secours qui sont en notre pouvoir.

Comment, monsieur, dit John, y pensez-vous? La nuit va nous surpren-

dre. Jamais, avec ce brouillard, il ne nous sera possible de retrouver notre chemin.

CHARLES.

Eh bien ! nous resterons ici.

JOHN.

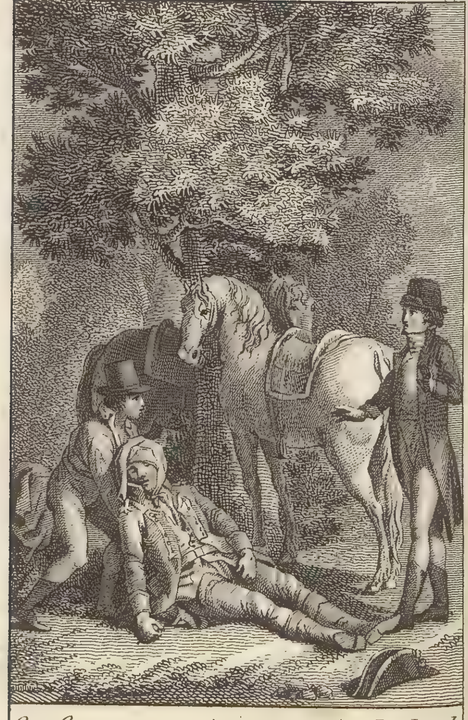
Et vos parens ? Vous figurez-vous leur inquiétude ?

CHARLES.

Oh ! tu as raison ; je n'y songeois pas.

Charles alloit remonter à cheval ; mais, en tournant vers l'officier ses yeux pleins de larmes, il se sentit arrêté par un pouvoir secret. Non, malheureux vieillard, s'écria-t-il, je ne t'abandonnerai pas dans cette cruelle situation. Mes parens ne sauroient s'en fâcher. Je ne laisserai pas ainsi périr un de mes semblables, sans avoir fait tous mes efforts pour le secourir.

En disant ces mots, il dépouilla précipitamment son habit, et déchira sa veste par la moitié.



Que ferons-nous maintenant, monsieur, lui dit John.



JOHN.

Que faites-vous donc là, mon cher maître ?

CHARLES.

Il lui faut bander le front pour arrêter le sang.

JOHN.

Mais, monsieur......

CHARLES.

Ne m'en dis pas davantage, et viens m'aider.

Il plia aussitôt son mouchoir en quatre, et l'appliqua sur la tête ensanglantée du vieillard. Puis, d'un côté de sa veste replié dans sa longueur, il assujettit de son mieux le bandage avec quelques épingles. Ensuite, aidé de John, il tira le malheureux de l'ornière, et le porta sur le gazon.

Que ferons-nous maintenant, monsieur, lui dit John ?

CHARLES.

Il faut que vous couriez au galop

vers le premier village, pour amener des gens qui transportent le pauvre blessé dans quelque ferme. Je les paierai de leurs peines. Je reste ici en vous attendant.

JOHN.

Que le ciel me préserve de vous obéir! Non, je n'en ferai rien, mon cher maître. Moi! que je vous laisse tout seul dans cet endroit écarté? Monsieur votre père ne me le pardonneroit de sa vie.

CHARLES.

Je prends tout sur moi, et je vous l'ordonne.

JOHN.

Allons, monsieur, puisque vous me l'ordonnez si expressément, je n'ai plus rien à répliquer. Mais souvenez-vous au moins......

CHARLES.

Je me souviendrai de tout. Partez.

John se mit aussitôt à courir de toute la vîtesse de son cheval. Il trouva

à quelque distance une chaumière, où deux hommes travailloient à des ouvrages d'osier, au milieu de plusieurs femmes et d'une troupe d'enfans. Il ouvrit la porte; et, s'adressant au chef de la famille, il le supplia de venir, avec son fils aîné, au secours d'un vieux officier qui étoit tombé sur le chemin, et qui nageoit dans son sang. Ils montrèrent d'abord quelque répugnance à sortir dans un temps si sombre, sur la parole d'un inconnu. Mais enfin, persuadés par les larmes de John, et par l'air de sincérité qui éclatait dans ses protestations, ils allèrent chercher une espèce de brancard et le suivirent.

Dans cet intervalle, Charles n'avoit pas quitté un instant le vieillard; et, à force de soins, il étoit parvenu à lui faire reprendre l'usage de ses sens.

Oserai-je vous demander qui vous êtes, monsieur, lui dit-il, aussitôt qu'il lui vit ouvrir la paupière, et par quel accident vous vous trouvez dans cet état?

Mon nom est Arthur, répondit le

vieillard d'une voix foible et tremblante. Je suis major dans le trente-troisième régiment. J'étois sorti de chez moi pour faire un tour de promenade. Mon cheval a fait un faux pas dans cette ornière, et m'a entraîné dans sa chûte. Ma tête a porté sur une pierre. J'ai voulu me relever ; la douleur que j'ai ressentie, la perte de mon sang et la foiblesse de l'âge, m'ont fait retomber sans connoissance. Je ne sais plus ce qui m'est arrivé depuis ce moment. Mais vous, aimable enfant, qui vous montrez si sensible à mon malheur, est-ce vous qui avez pansé ma tête, et qui me sauvez de la mort ?

CHARLES.

Oui, monsieur, c'est moi qui ai eu le bonheur de pouvoir vous servir. J'avois un domestique à ma suite. Je viens de l'envoyer dans le premier village, pour vous procurer un logement et des secours plus nécessaires que les miens.

LE MAJOR.

Quoi ! vous avez eu le courage de rester près de moi, malgré la solitude et l'obscurité ! Si jeune encore, vous m'avez prodigué les soins les plus bienfaisans ! Quelle reconnoissance ne vous dois-je pas ?

CHARLES.

Vous ne m'en devez aucune, monsieur. Je n'ai fait que mon devoir ; et si je puis vous être encore utile, je m'estimerai trop heureux.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de John avec les deux paysans. On étendit le major sur le brancard, qui étoit garni d'un bon matelas. Quelque soin que l'on pût prendre pour le transporter doucement, les secousses de la marche réveillèrent la douleur de sa blessure ; et il retomba de nouveau dans un évanouissement assez profond.

Charles, ayant donné son cheval à conduire à John, marchoit en silence, à côté du brancard, et rendoit toutes

sortes de soins au malade, pour tâcher de lui faire reprendre ses esprits. Lorsqu'on fut arrivé à la porte de la chaumière, il fit aussitôt monter l'un des deux paysans sur son cheval, et l'envoya chercher, en toute diligence, le chirurgien.

Cependant John employoit toujours les instances les plus vives pour engager son maître à reprendre la route du château, en lui représentant les transes où ses parens devoient être sur son retard.

Quoi! lui répondit Charles, je laisserois ce vieillard mourant entre des mains étrangères! Vous le voyez, il est encore sans connoissance. Qu'aurois-je fait pour lui, si je l'abandonnois à présent? Non, non, je veux passer la nuit à son côté.

JOHN.

Que dites-vous, mon cher maître?

CHARLES.

Ma résolution est prise. Courez au-

près de mon père et de ma mère. Racontez-leur tout ce qui vient de se passer, afin qu'ils se tranquillisent sur mon compte. Dites-leur que j'attendrai ici leurs ordres demain.

JOHN.

Vraiment, monsieur, c'est ce que je ne ferai pas, s'il vous plaît. Monsieur votre père me recevroit bien, je crois, si je rentrois sans vous.

Il faut pourtant que cela soit ainsi, reprit Charles en prenant un ton de fermeté. Ne perdez pas de temps. Il est déjà nuit.

John eut beau éclater en protestations contre ce qu'il appeloit l'imprudence de son jeune maître, il fallut partir.

Charles alors se trouva plus tranquille, dans la pensée que ses parens alloient recevoir bientôt de ses nouvelles. Mais il devoit encore arriver un nouveau contre-temps. Le brouillard ne fit que s'épaissir. La nuit devint

plus obscure ; et John, égaré dans un bois qu'il falloit traverser, ne sachant de quel côté prendre pour en sortir, fut obligé, après bien des courses inutiles, de s'asseoir au pied d'un arbre pour y attendre le jour, et de nous laisser toute la nuit dans les plus cruelles alarmes. Le pauvre garçon n'en pouvoit plus de froid et de fatigue, lorsqu'il est arrivé ce matin. Malgré son empressement, il trembloit de paroître, craignant d'être chassé. Je ne saurois vous peindre sa surprise, lorsqu'après son récit, il a entendu M. Grandisson s'écrier : Que je dois te bénir, ô mon Dieu, de m'avoir donné un tel fils ! Et vous, John, vous avez bien fait de remplir tous ses ordres. Voici deux guinées pour vous faire oublier une si mauvaise nuit. Allez vous rafraîchir et prendre un peu de sommeil, pour être en état de retourner vers mon fils. Je ne lui fais aucun reproche de l'inquiétude qu'il nous a causée. Il a
fait

fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour nous l'épargner.

Mais combien le cœur de mon ami va souffrir, lorsqu'il apprendra de John ce que nous avons souffert nous-mêmes! John s'est déjà remis en chemin. J'ai vu que M. Grandisson lui avoit donné pour son fils une bourse pleine d'or, afin qu'il ait de quoi pourvoir à tout ce qui sera nécessaire. Je brûle à présent d'apprendre si ce pauvre major est mort ou vivant. J'espère vous en donner bientôt des nouvelles. Adieu, ma chère maman. Aimez-moi toujours, aimez aussi mon ami Charles pour son courage, sa prévoyance et son humanité.

Onze heures.

Charles est enfin de retour, ma chère maman. Avec quel transport je l'ai embrassé! C'est un ange à mes yeux. Graces à ses soins, le major est beaucoup plus tranquille. Il sera bientôt guéri de sa blessure.

Charles est arrivé au moment où nous étions bien loin de l'attendre encore. Emilie l'a vu la première. Un cri de joie lui est échappé : Charles ! Charles ! et elle a accouru avec précipitation à sa rencontre. Ils sont entrés en s'embrassant. Charles l'a quittée à la porte pour voler à son père. Il s'est précipité à ses genoux, et ne s'en est relevé que pour aller se jeter au cou de sa maman, qui lui tendoit les bras. Je vais vous rapporter mot pour mot tout ce qu'ils se sont dit. Je ne l'oublierai de ma vie.

CHARLES.

Pourrez-vous me pardonner, mes chers parens, de vous avoir causé tant d'inquiétude ?

M. GRANDISSON.

Te pardonner, mon fils ! Viens plutôt que je t'embrasse mille et mille fois. Tu as rempli ton devoir envers un de tes semblables, sans oublier ce que tu nous dois à nous-mêmes. Je ne croyois pas pouvoir t'aimer davantage. Combien je me trompois !

CHARLES.

Je me sens confondu par votre bonté, mon papa.

M. GRANDISSON.

N'en parlons plus, mon fils. Comment va ton malade ?

CHARLES.

Il est beaucoup mieux à présent. Il lui reste un peu de foiblesse : mais le chirurgien m'a déclaré que sa blessure n'étoit pas dangereuse.

Mme. GRANDISSON.

Est-il encore dans la cabane de ces pauvres gens ? Aura-t-on bien soin de sa personne ?

CHARLES.

O maman ! n'en soyez pas en peine. Son fils est auprès de lui. Aussitôt qu'il m'eut appris sa demeure, j'y envoyai un exprès pour instruire sa famille de son accident. L'aîné de ses fils accourut tout de suite. Quelle douceur pour moi d'avoir remis un père

souffrant dans les bras de ce qu'il a de plus cher !

M. GRANDISSON.

Et le major aura-t-il le moyen de se procurer tout ce qui lui est nécessaire ?

CHARLES.

Oh ! oui, mon cher papa, il est fort riche ; et voici votre bourse, telle que vous me l'avez envoyée. Je n'ai pas eu occasion de m'en servir.

M. GRANDISSON.

Eh bien ! elle est pour toi, mon fils.

CHARLES.

Pour moi, mon papa ?

M. GRANDISSON.

Oui, Charles, je te la donne comme une marque de ma satisfaction. Je suis sûr que tu ne l'ouvriras que pour en faire un bon usage. Continue d'être toute ta vie tel que tu te montres aujourd'hui. Garde-toi bien de laisser jamais endurcir ton cœur pour les maux de tes frères.

CHARLES.

O! mon papa, que puis-je vous dire? Je craignois vos reproches, et c'est de vos bontés que vous m'accablez.

Mme. GRANDISSON.

Mais comment te trouvois-tu dans cette chaumière?

CHARLES.

Je vous avoue, ma chère maman, que je ne m'occupois guère de l'endroit où j'étois. Je n'avois devant les yeux que ce pauvre vieillard, que je craignois de voir mourir à chaque instant.

Mme. GRANDISSON.

Tu n'as donc pas dormi de toute la nuit?

CHARLES.

J'avois fait mettre quelques bottes de paille à côté du lit du major. Mais vos inquiétudes, celles de mon frère, de ma sœur et de mon ami, que je me représentois sans cesse; mes craintes continuelles au sujet de mon pauvre

blessé, tout cela éloignoit le sommeil de mes yeux. Ah ! si j'avois pu penser que vous deviez être une nuit entière sans savoir ce que j'étois devenu, combien mon cœur auroit souffert ! Je serois revenu en tâtonnant dans les ténèbres.

Mme. GRANDISSON.

Embrasse-moi, mon fils, embrasse-moi encore. Mais je ne veux plus me livrer au plaisir de t'entendre. Il est bien temps que tu ailles goûter un peu de repos.

Il fallut se séparer, et je l'accompagnai dans sa chambre. Que je suis heureux, me dit-il en me serrant la main, de ce que mes parens sont contens de moi ! Malgré le plaisir que j'ai eu de servir ce pauvre major, je n'aurois pu me consoler de les avoir mis en colère.

Aimable et cher ami, m'écriai-je en me jetant à son cou ! C'est tout ce que je pus lui dire, maman. Mes yeux

étoient inondés de larmes, mon cœur suffoquoit de sanglots, et je ne pouvois m'arracher de ses bras. Oh! combien la sensibilité donne de plaisir, et qu'il est doux d'avoir un ami tendre et vertueux!

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 12 septembre.

Je me félicite, ma chère maman, d'avoir à vous faire connoître un nouveau trait de modération et de générosité de mon ami. Non, je ne puis assez vous le dire ; il n'est pas, je crois, dans tout l'univers, un jeune homme d'un caractère aussi noble que le sien.

Le comte de *** lui fit présent, il y a quelques jours, d'un beau chien d'une espèce très-rare. Le jeune Falkland, l'un de nos voisins, l'avoit déjà demandé plusieurs fois au comte. Mais il n'avoit pu l'obtenir, parce que l'on sait dans tout le pays avec quelle dureté il traite les pauvres bêtes qu'il tient à son service. Il n'a d'autre plaisir que de les tourmenter par mille exercices fatigans, ou de les dresser à combattre

l'un contre l'autre, et à se déchirer. Ce Falkland a déjà une douzaine de chiens dans sa maison. Vous allez peut-être croire que c'est là toute sa ménagerie? Oh! non, certes. Il nourrit encore de toutes espèces d'animaux, sur-tout des chats, des singes et des perroquets, avec lesquels il passe la moitié de sa journée. Il me semble qu'il faut avoir l'esprit bien étroit pour prodiguer son temps à ces occupations misérables, au lieu de le consacrer à s'instruire dans les sciences et les arts. Quoiqu'il eût déjà un si grand nombre de bêtes autour de lui, il fut outré de voir que le comte, après lui avoir refusé son chien, en eût fait présent à un autre, qui ne le lui avoit pas demandé. Qu'est-il arrivé de là. A peine Charles possédoit-il ce chien depuis quinze jours, que la pauvre bête fut trouvée morte dans un coin de la maison. Ce n'est que d'hier que l'on a su d'un domestique de Falkland que c'étoit lui qui l'avoit fait empoisonner par une rage de jalousie. Quels

monstres y a-t-il donc parmi les hommes ! J'ai dit monstres ; et le mot n'est pas trop fort. Oui, ma chère maman, c'est un monstre à mes yeux, celui qui prive un autre de ce qu'il ne peut pas avoir, dans la seule vue de lui causer de la peine. Mais l'entretien suivant, que nous eûmes hier au soir Edouard, Charles et moi, en nous promenant dans le jardin, va vous apprendre comment mon ami s'est vengé de cette coquinerie.

Je lui témoignois le regret que j'avois de la mort cruelle de la pauvre bête.

J'en suis aussi bien affligé, me dit-il. Je n'aurois jamais cru que la perte d'un chien pût m'être si sensible. Mais cet animal étoit d'une beauté singulière ; et il commençoit à s'attacher à moi.

ÉDOUARD.

C'est une action affreuse de la part de Falkland de l'avoir empoisonné. Je ne lui pardonnerois de la vie, si j'étois à ta place.

CHARLES.

Il faut pourtant bien que je lui pardonne, à moins de vouloir être aussi méchant que lui.

ÉDOUARD.

Tu es trop bon, mon frère. Pour moi, je le hais à la mort.

CHARLES.

Je ne le hais point, mais je méprise son caractère. Je le plains sur-tout d'avoir des passions si violentes et si détestables. Donner une mort cruelle à une bête innocente, uniquement pour en déposséder un autre, c'est une cruauté de sang-froid, qui annonce que l'on peut se porter aux excès les plus affreux.

ÉDOUARD.

Avant-hier encore, le traître osoit s'appeler ton ami.

CHARLES.

Je savois déjà qu'il ne faut pas s'en rapporter à de vaines paroles, et que

nous devons bien connoître les gens avant de compter sur leur amitié.

ÉDOUARD.

Est-ce que tu ne rompras pas en face avec un si mauvais sujet ?

CHARLES.

Je n'irai point lui faire une insulte publique. Je me contenterai seulement de le voir aussi peu qu'il me sera possible. La société d'un jeune homme qui a une manière de penser aussi basse, ne peut me convenir en aucune façon.

ÉDOUARD.

Oh ! ce n'est pas assez. Tiens, veux-tu que je lui coupe les oreilles ? Tu n'as qu'à dire un mot.

CHARLES.

Ce mot-là, je me garderai bien de le dire. Ses oreilles ne me rendroient pas mon chien.

ÉDOUARD.

Eh bien ! il nous reste un autre parti à

à prendre. Falkland a une douzaine d'épagneuls et de lévriers. Nous n'avons qu'à les empoisonner à notre tour. C'est une bonne revanche qu'il mérite.

CHARLES.

Et ses pauvres chiens, l'ont-ils mérité ?

ÉDOUARD.

Quoi ! tu veux donc laisser sa méchanceté impunie ?

CHARLES.

Cela ne me regarde point. Je ne suis pas son bourreau. C'est assez pour moi de le livrer à sa conscience.

ÉDOUARD.

Je suis bien curieux de savoir ce que mon papa va penser de cette aventure. Je ne m'étonne plus s'il cherchoit toujours à nous détourner d'uue liaison trop étroite avec ce lâche garnement.

CHARLES.

C'est une preuve que mon papa sa-

voit lire dans son mauvais cœur. J'apprends par-là que je dois consulter mes parens dans le choix de mes amis. Comme ils ont plus d'expérience que nous, ils savent mieux distinguer les bons et les mauvais caractères. Avec leurs sages conseils, j'espère me préserver des liaisons dangereuses qui pourroient me corrompre. Mais, Edouard, je pense qu'il ne faudroit pas dire à mon papa l'indigne action de Falkland.

ÉDOUARD.

Et pourquoi donc le ménager ?

CHARLES.

Nous le ferons mieux rougir par un froid mépris que par nos plaintes.

GUILLAUME.

Voilà une noble façon de penser, mon ami.

CHARLES.

C'en est assez, croyez-moi : parlons de quelque chose plus agréable. Nous avons aujourd'hui une belle soirée.

N'irons-nous pas faire un tour dans les champs?

ÉDOUARD.

Un moment, s'il te plaît. Regarde, regarde. Ne vois-tu rien là-haut sur cet arbre?

GUILLAUME.

Il me semble que j'apperçois un oiseau d'un plumage extraordinaire. Il s'agite de toutes ses forces.

CHARLES.

Vraiment oui, il est pris par les ailes.

ÉDOUARD.

O quel bonheur! C'est le perroquet de Falkland qui s'est échappé de sa cage. Je le reconnois. Puisque nous le tenons en notre pouvoir, il paiera pour le chien. Son maître ne l'auroit pas donné pour dix guinées. Il va être bien puni.

CHARLES.

O mon cher Edouard! la pauvre

bête souffre. Guillaume, fais-moi le plaisir d'aller demander une échelle. Je veux monter sur l'arbre, et dégager le malheureux oiseau.

ÉDOUARD.

Pour le rendre à Falkland, peut-être ?

CHARLES.

Sans doute, puisqu'il est à lui.

ÉDOUARD.

Il a fait périr ton chien, et tu veux lui sauver son perroquet ?

CHARLES.

Pourquoi non ? Ah ! je me fais une joie de pouvoir, dès ce jour, lui rendre un service pour le mal que j'ai reçu de lui.

ÉDOUARD.

Prends-y donc garde. Le sort ne pourra jamais te servir d'une manière plus heureuse pour te venger.

CHARLES.

Je regarde bien aussi comme une

vengeance de lui montrer que mon cœur vaut mieux que le sien.

ÉDOUARD.

Oui vraiment ; il est bien capable de le sentir.

CHARLES.

En ce cas, je le ferai pour ma propre satisfaction.

J'avois crié au jardinier d'apporter une échelle. Elle arriva en ce moment. Charles monta lui-même sur l'arbre, où le perroquet, en s'abattant, avoit embarrassé ses ailes entre deux branches qui le retenoient. Il parvint à le dégager, et courut aussitôt charger un domestique de le rapporter au jeune Falkland.

Que penses-tu de mon frère, me dit Edouard en le voyant s'éloigner à grands pas ?

Peux-tu le blâmer, lui répondis-je, d'être si généreux ?

— Non, sans doute. Mais je ne me

sens pas encore assez parfait pour l'imiter.

— Il ne tient qu'à nous de le devenir avec un si bon modèle.

Charles vint bientôt nous rejoindre. Son visage brilloit d'une douce satisfaction. Je n'ai jamais si vivement senti combien on peut goûter de plaisir à faire le bien. O ma chère maman ! conservez, je vous prie, mes lettres, afin que je puisse les relire quand je serai de retour à la maison. Je serois bien indigne de mon ami, si sa conduite ne me donnoit le desir et la force de profiter des bons exemples que je reçois de lui chaque jour. Je voudrois qu'ils fussent connus de tous les jeunes gens de notre âge. Si l'on a tant de plaisir à lire les belles actions des autres, combien n'en auroit-on pas davantage à les faire soi-même ! Oui, ma chère maman, ce sentiment est au fond de mon cœur ; et je le nourris avec joie, pour me rendre un jour plus digne de votre tendresse. J'embrasse ma petite sœur

à travers le grand espace qui nous sépare. Elle trouvera bon que j'y revienne à deux fois; car c'est moitié pour le compte d'Emilie, et moitié pour le mien.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 16 septembre.

NOUS assistâmes hier, ma chère maman, à la récolte des fruits d'automne. L'air étoit doux, le ciel serein, et l'on entendoit retentir toute la campagne de joyeuses chansons, accompagnées du fifre et du flageolet. C'étoit un charme de voir, à travers la verdure des arbres, les garçons jardiniers, en vestes blanches, grimper sur les branches les plus élevées pour en cueillir les fruits, tandis que leurs femmes et leurs filles les recevoient dans leurs tabliers, et les déposoient ensuite dans des corbeilles. Nous aussi nous étions occupés à dépouiller les rameaux qui pendoient à la hauteur de nos bras. Ces travaux avoient un air de fête qui pénétroit le cœur de plaisir.

Quelques petites paysannes, assez mal vêtues, nous regardoient à travers la haie. Une d'elles, lorsque nous eûmes fini, vint appeler le jardinier à la barrière, et lui parla d'un air suppliant, en tournant quelquefois ses regards vers mon ami. Charles s'en apperçut; mais il attendit que le jardinier eût achevé la conversation : il lui fit signe alors d'approcher; et voici la suite de leur entretien, qui vous dira mieux la chose que toutes mes paroles.

CHARLES.

Qu'est-ce donc que cette petite fille vous demandoit d'un air si touchant?

LE JARDINIER.

Vous le dirai-je, monsieur? Tout le monde sait ici que vous avez un cœur pétri de bonté. Elle me prioit de vous demander quelques fruits pour sa mère qui est malade.

CHARLES.

C'est pour sa mère qu'elle demande?

C'est une brave enfant. Allez, et donnez-lui autant de pommes qu'elle en pourra porter. Je me fais un plaisir de récompenser son amour pour ceux de qui elle tient la vie.

LE JARDINIER.

Je vais donc lui donner des plus petites, de celles qui ne sont pas d'un si bon acabit.

CHARLES.

Comment donc, mon ami, vous voulez choisir pour une pauvre malade, précisément ce qu'il y a de plus mauvais ? Non, non, s'il vous plaît. Donnez-lui, au contraire, de ce qu'il y a de meilleur.

LE JARDINIER.

Je craignois que cela ne fît tort à votre provision.

CHARLES.

Ne m'avez-vous pas dit que la récolte n'a jamais été plus abondante que cette année ?

LE JARDINIER.

Il est vrai, monsieur ; nos greniers vont regorger de richesses.

CHARLES.

Eh bien ! de cette abondance que le ciel nous envoie, donnons au moins quelque chose à ceux qui n'ont rien.

LE JARDINIER.

Ah! mon jeune maître, que c'est avec raison que tout le monde vous aime et vous honore ! vous êtes la bonté du ciel sur la terre. Je ne manquerai pas de vous obéir. Je sais trop bien que tout ce que vous faites ne manque jamais de recevoir l'approbation de vos parens.

Le jardinier courut aussitôt exécuter ses ordres. Edouard avoit entendu son frère ; il s'en approcha, et lui dit : Je ne saurois te blâmer de ta bienfaisance ; mais je ne puis souffrir que les gens du peuple aient toujours quelque chose à demander.

CHARLES.

Eh ! mon ami, s'ils ne demandoient pas ce qui leur manque, aurions-nous l'attention d'y songer pour eux ? Nous demandons bien tous les jours mille choses superflues à nos parens. Laissons du moins aux pauvres la liberté de nous exposer leurs pressans besoins.

ÉMILIE.

Charles a bien raison. Ne seroit-il pas affreux que nous eussions tant au-delà de ce qu'il nous faut, même pour nos plaisirs, et que les pauvres fussent dépourvus des premières nécessités de la vie ? Je dirai ce soir à maman l'état où se trouve la mère de cette petite fille ; et je suis bien sûr qu'elle lui enverra des secours.

M. Bartlet, qui, en s'avançant vers nous, venoit d'entendre les dernières paroles d'Emilie, lui donna des louanges sur son humanité. Charles lui demanda si les pommes étoient une nourriture saine pour les malades. Oui, sans

doute,

doute, répondit M. Bartlet, sur-tout lorsqu'elles sont cuites. Ce fruit, qui convient à presque tous les tempéramens, est d'autant plus précieux, qu'il peut se conserver pendant une grande partie de l'année. Quelle est la sagesse et la bonté du Créateur qui prend soin de nous pour l'hiver, lorsque la terre épuisée n'est plus en état de produire les fruits délicieux dont elle nous a nourris pendant l'été!

O ma chère maman! je serai toujours plein de reconnoissance pour le maître de la terre, qui pourvoit aux besoins de ses enfans avec une tendresse si généreuse. Hélas! cependant, combien n'y a-t-il pas d'enfans ingrats qui dévorent les provisions de l'hiver sans penser àla main bienfaisante de laquelle ils les ont reçues! Me préserve le ciel d'être jamais de ce nombre, moi surtout qui lui dois tant de graces pour avoir eu en partage une si bonne mère! Oui, maman, vous me le feriez aimer quand je ne posséderois que vous sur la

terre. Daignez recevoir l'hommage de ces sentimens, et me continuer ceux dont vous voulez bien m'honorer. Je vous les demande pour ma petite sœur et pour moi, et j'en accepte pour gage le premier baiser qu'elle recevra de votre bouche, puisque je ne peux avoir le bonheur de le partager.

P. S. M. Grandisson vient de recevoir en ce moment une lettre du comte de***, premier chambellan du roi, qui mande le jeune Charles à la cour. On ignore pour quelle raison. Mon ami part demain pour Londres avec M. Bartlet. Oh ! combien de regrets va me coûter son absence ! Moi qui m'étois fait une si douce habitude de le voir à chaque instant, il faudra que je passe des journées entières sans le voir et sans lui parler ! Qui sait encore pour combien de temps il s'éloigne de nous ! M. Grandisson n'a point d'inquiétudes sur le sujet de ce message. La lettre de M. le comte est fort gracieuse, et ne peut annonçer rien de fâcheux, Cepen-

dant je perds mon ami. Il n'y a que l'idée de son bonheur qui puisse me consoler de notre séparation. Il m'a promis de m'écrire. O ma chère maman! avec quelle joie je vous enverrai une copie de toutes ses lettres!

Guillaume D*** a sa mère.

Le 20 septembre.

Je m'empresse, ma chère maman, de vous envoyer, comme je vous l'ai promis, une copie de la première lettre que je reçois de mon ami Charles. Vous y verrez les aventures de son voyage, et son arrivée à Londres. J'attends avec impatience les premières nouvelles qu'il doit me donner. Mon cœur me dit qu'elles sont heureuses. Jugez de l'empressement que j'aurai à vous en faire part. Plein de cette douce espérance, je vous embrasse avec plus de tendresse encore, vous et ma petite sœur.

CHARLES GRANDISSON A GUILLAUME D***, SON AMI.

Le 18 septembre.

Je ne sais encore, mon cher ami, ce que produira notre voyage à Londres. Les commencemens de notre expédition n'ont pas été fort heureux. Des esprits superstitieux pourroient croire que cela ne présage rien de bon pour la suite; mais nous, mon cher Guillaume, qui avons reçu de nos parens des instructions plus sensées, nous nous garderons bien de nous laisser abattre par ces vains pronostics.

A peine avions-nous fait quelques milles, que l'un de nos chevaux s'arrêta, sans vouloir aller plus avant. Le postillon crut vaincre sa résistance, en lui donnant de rudes coups de fouets; ce qui me fit de la peine, parce que je

ne puis voir traiter durement un animal aussi doux et aussi utile. On ne tarda guère à s'appercevoir que la pauvre bête étoit enclouée, et qu'ainsi il n'y avoit point de sa faute. Il fallut se traîner lentement jusqu'à la poste la plus voisine. Les chevaux frais que l'on nous donna nous menèrent avec plus de vîtesse ; mais, vers le milieu de la route, dans un chemin raboteux, l'essieu de notre voiture vint tout-à-coup à se rompre. Heureusement il ne nous en arriva aucun mal. Il n'y avoit pas de maison dans le voisinage ; et nous ne vîmes d'autre parti à prendre que de descendre de voiture, et d'aller à pied. Je me serois fort aisément consolé pour moi-même de cet accident ; mais j'en fus affligé pour notre digne ami M. Bartlet. Le froid et l'humidité de l'air, ainsi que la fatigue de la marche, me donnèrent des inquiétudes pour sa santé. Le soleil étoit déjà près de se coucher, et nous allions lentement, suivis de notre domestique Henri. La pluie com-

mença bientôt avec une extrême violence. Enfin, après une demi-heure de marche, nous apperçumes à notre droite une petite maison peu éloignée du grand chemin. Nous y fûmes reçus par un honnête laboureur, courbé sous le poids du travail et des années, et par sa femme, qui n'étoit guère plus jeune que lui. Ces braves vieillards et leurs enfans nous accueillirent avec beaucoup de bonté. Les fils aînés coururent aussitôt chercher un charron dans le voisinage; et ils allèrent ensemble vers la voiture pour aider le postillon à la raccommoder de son mieux. On n'acheva de la réparer qu'assez avant dans la soirée. Il étoit trop tard pour nous remettre en route. Il fut donc résolu que nous passerions la nuit dans cette pauvre cabane, qui, dans cette circonstance, me parut aussi bonne pour nous qu'un riche palais. Pendant que la jeune fille nous préparoit un simple repas: Messieurs, nous dit le vieillard, n'ayez aucune inquiétude. Nous vous céde-

rons notre lit, dans lequel vous pourrez goûter le repos qui vous est nécessaire pour continuer votre route. M. Bartlet ne vouloit pas se rendre à cette proposition; mais notre hôte et sa femme lui firent tant d'instances, qu'ils vinrent à bout de le persuader. On n'avait mis que deux couverts sur la table. M. Bartlet s'en apperçut, et leur dit: Est-ce que vous avez déjà soupé, mes amis? — Non, pas encore, monsieur. — Eh bien! il faut que nous mangions tous ensemble: notre repas en sera plus joyeux. — Nous n'aurions pas osé prendre cette liberté, monsieur, lui répondit le vieillard; mais, puisque vous l'ordonnez, vous serez obéi. Le rustique repas fut aussitôt mis sur la table. Un bon morceau de rôti, un plat de légumes, du beurre, du fromage, et quelques fruits, ce fut tout: mais, tu peux m'en croire, je n'ai jamais fait un meilleur souper de ma vie. J'ai dormi toute cette nuit d'un si bon sommeil, que M. Bartlet a eu de la peine à me

réveiller. Je viens de faire un dejeûner excellent, et je profite, pour t'écrire, d'un moment que M. Bartlet vient de prendre pour aller remercier nos hôtes, et leur témoigner notre reconnoissance. Je suis obligé de te quitter; mais, après notre première visite à M. le comte, je m'empresserai de te donner de mes nouvelles. Mille respects à mon papa et à maman, et mille tendres amitiés à mon frère et à ma sœur.

Je t'embrasse, et suis à toi pour la vie,

CHARLES GRANDISSON.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 23 septembre.

JE vous le disois bien, ma chère maman, que j'aurois de bonnes nouvelles à vous apprendre de mon ami Charles. Voici la copie de la lettre qu'il vient de m'écrire, et de celle que M. Bartlet écrit à M. Grandisson. A peine auraije le temps de vous les transcrire pour le départ du courrier. Je voudrois bien cependant pouvoir vous exprimer toute la joie dont mon cœur est plein. Je ne puis que m'écrier : Quel bonheur pour moi de voir mon ami heureux, et de t'écrire à ma chère maman !

CHARLES GRANDISSON A GUILLAUME D***, SON AMI.

Londres, le 21 décembre.

POURROIS-TU jamais deviner, mon cher ami, quel a été l'objet de mon voyage en cette ville ? Oh! non, sans doute, puisque moi-même je n'ose encore le croire. Eh bien! c'est par l'ordre du roi, qui vient de me donner le titre de comte, et m'honorer d'une place distinguée auprès de ses enfans. Je ne sais qui peut me valoir ces honneurs. On veut me persuader que j'en suis redevable à ma conduite. Mais il me semble que je n'ai fait en cela que remplir mon devoir, et que le devoir seul ne mérite pas de récompense. Ainsi je ne regarde ce qui vient de m'arriver que comme une pure grace du ciel, qui veut payer les vertus de mes dignes parens.

C'est pour eux, bien plus que pour moi, que je m'en réjouis. M. Bartlet écrit à mon papa. Tu entendras sans doute lire sa lettre. A peine ai-je le temps de t'assurer que je suis pour la vie ton fidèle et tendre ami,

CHARLES GRANDISSON.

M. Bartlet a M. Grandisson.

Monsieur et cher ami,

Quelle heureuse nouvelle j'ai à vous annoncer, et combien le cœur de madame Grandisson va tressaillir de joie! Votre aimable fils... Oh! vous méritez bien les faveurs dont le ciel récompense sa conduite. Je vous l'ai toujours dit, qu'il était destiné à remplir votre vie des plus douces jouissances. Si jeune encore, être l'objet des graces de son souverain, et voir tous les honnêtes gens y applaudir! Oui, certes, il n'est ici personne qui, après l'avoir vu, ne le trouve digne de son bonheur. Mais c'est trop vous tenir en suspens sur sa brillante destinée. Apprenez donc que le roi vient de l'honorer du titre de comte, et de le placer en qualité d'émule au-

près de ses enfans. Le comte de ***, dont la femme est sœur du major Arthur, à qui Charles a sauvé la vie, a représenté votre fils à sa majesté sous des traits avantageux ; il lui a rendu un si bon témoignage de son esprit, de ses connoissances et de ses sentimens, que le roi a desiré de le voir; et c'est d'après cette première entrevue qu'il vient de le combler de ses faveurs.

Le comte, qui a introduit Charles auprès de sa majesté, et qui est resté à cette audience, déclare qu'il n'a jamais vu accueillir personne d'un air si gracieux. Le roi a daigné lui-même le présenter à ses enfans, qu'il avoit fait appeler. Votre aimable fils a répondu à toutes les questions qu'on lui a faites avec une liberté respectueuse, et une noblesse d'expression étonnante à son âge. Les jeunes princes auraient voulu qu'il fût resté dès ce moment auprès d'eux ; mais il leur a représenté qu'il avoit besoin de passer encore quelque

temps dans la maison de son père, pour profiter de ses instructions, et se rendre plus capable de répondre aux vues que l'on a sur lui.

Il m'a avoué, en sortant, qu'il avoit eu une autre raison pour demander ce délai; c'est que son ami Guillaume n'ayant plus que trois mois à passer en Angleterre, il auroit eu trop de regret de se séparer de lui avant ce terme. Ainsi, vous le voyez, jamais sa présence d'esprit ne l'abandonne, et les séductions de la fortune ne lui font point oublier ce qu'il doit à l'amitié.

M. le comte vient de donner aujourd'hui un grand repas en l'honneur de votre fils. Charles a reçu les complimens de la compagnie avec autant de grace que de noblesse. Les louanges qu'il a reçues n'ont pas fait naitre en lui le moindre sentiment d'orgueil, et il a laissé tout le monde dans l'enchantement de ses qualités aimables. Ne croyez point, monsieur et cher ami, que mon attachement pour vous et

pour votre famille me fasse parler de votre fils avec trop d'enthousiasme ; vous recevrez les mêmes témoignages en sa faveur dans la lettre que M. le comte doit vous écrire.

Nous passerons encore ici cinq à six jours pour remplir quelques devoirs, et je ramenerai dans vos bras le digne objet de votre tendresse.

BARTLET.

P. S. Monsieur le comte vient de me faire rouvrir ma lettre pour vous annoncer qu'Edouard a, dès ce moment, une lieutenance dans le même régiment que le major Arthur, dont il est colonel.

Guillaume D*** a sa Mère.

Le 26 septembre.

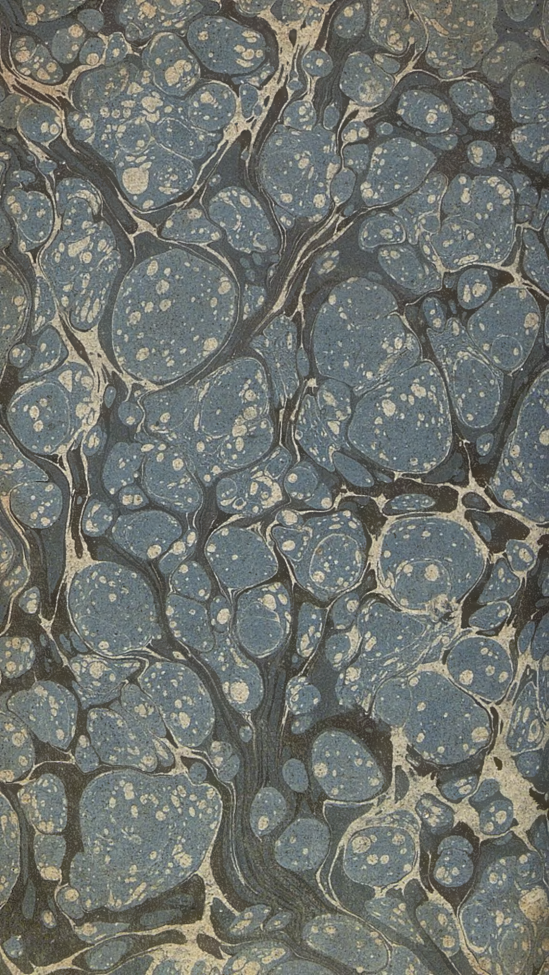
J'étais si empressé, ma chère maman, de vous envoyer l'autre jour une copie de la lettre de Charles et de celle de M. Bartlet, que je n'eus pas le temps de vous faire part des réflexions que la fortune de mon ami a fait naître dans mon esprit. Je sens que je ne finirois pas aujourd'hui, si j'entreprenois de vous dire toutes mes pensées. Il m'est plus facile et plus doux de tâcher de vous peindre combien j'ai été sensible au souvenir qu'il a gardé de notre amitié. Comment! dans la crainte de se séparer de moi avant le terme qui m'est prescrit, résister aux desirs des jeunes princes, et sacrifier les agrémens dont il auroit pu jouir dès ce moment

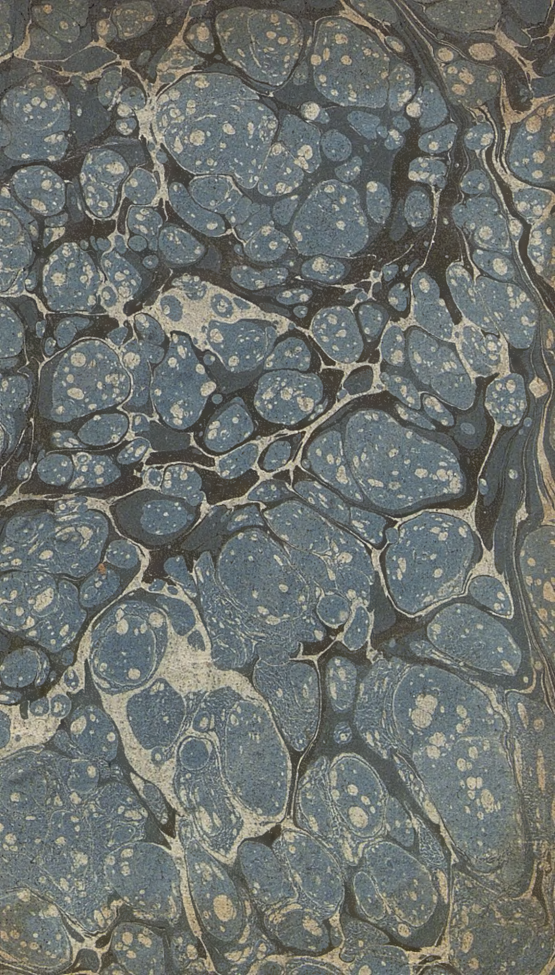
à la cour ! Ah ! il n'a point fait ce sacrifice à un ingrat ! Vous saviez, maman, si je l'aimois ! Vous avez vu dans toutes mes lettres si elles sont pleines de ma tendresse pour lui ! Eh bien ! il m'est encore devenu mille fois plus cher. J'ai trop senti, depuis son absence, combien il est nécessaire à mon bonheur. Malgré toutes les caresses de monsieur et de madame Grandisson, malgré les amitiés d'Edouard et d'Emilie, je trouve qu'il me manque à tous les momens du jour. Il me semble que je n'ai plus que la moitié de ma vie. Je n'ai plus d'autres ressources que de m'occuper sans cesse pour lui. Oui, maman, tous les travaux que nous faisions ensemble, je les fais à présent tout seul, afin que son absence ne s'y fasse pas sentir. J'ai remué tout son jardin, je l'ai orné de fleurs de la saison, pour qu'il voie, à son retour, les soins que j'ai donnés à ce qui l'intéresse. J'ai continué la copie qu'il a commencée d'une suite de dessins d'architecture. Ils ne se-

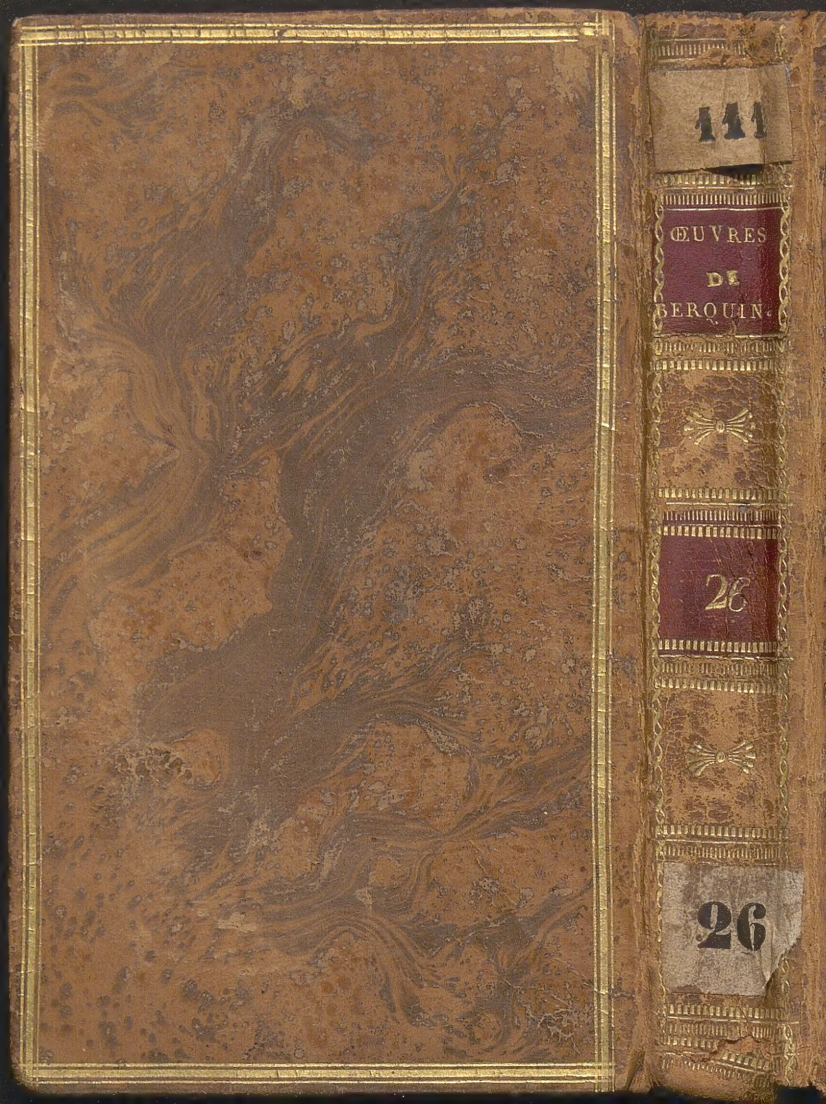
ront pas aussi bien que s'il les avoit faits; mais ils sont mieux que si je les avais faits pour moi. Je suis sûr que son amitié excusera la foiblesse de mes crayons, et qu'il les verra avec plaisir dans son recueil. J'ai aussi transcrit sur les livres de musique des airs nouveaux qui nous sont venus depuis son départ. J'ai rangé ses livres dans sa bibliothèque, j'ai nourri ses oiseaux, j'ai donné quelque chose à ses pauvres; enfin, j'ai tâché de faire tout ce qu'il auroit fait lui-même. C'est dans ces momens que j'ai senti mieux que jamais, ce que vous ne cessiez de me dire, combien le travail nous est nécessaire pour nous distraire de nos chagrins. Ah! s'il m'avoit fallu vivre dans tout cet intervalle sans occupation, que j'aurois été à plaindre! J'ai tâché de ne me laisser aucun instant de vide dans la journée, de peur qu'il ne se remplît de ma tristesse. Je vous en envoie pour témoignage une petite pièce sur *les avantages du travail*, que je viens de traduire.

Adieu, ma chère maman : lorsque mon ami est loin de moi, je sens doublement le regret d'être éloigné de vous. Je n'ai pour toute consolation, que de savoir que vous m'aimiez, et de sentir cembien je vous aime.

FIN DU TOME PREMIER.






111
ŒUVRES
DE
BERQUIN.
26
26

colorchecker CLASSIC

mm

calibrite